

TOURNON LES PAGES

La revue des passants du savoir



Tournon les pages

Préambule au numéro 3 | Frédérique Markowski-Rebuffat

Journal distribué gratuitement.

Rédactrice en chef
Frédérique Markowski-Rebuffat

Remerciements particuliers
Patricia Zirilli

Suivi éditorial
Guy Letellier

Direction Artistique | Typographie
Armel Gaulme

Dessin de couverture
Hélène Tran

Crédits photographiques
p. 5 : Jean-Luce Huré, DR,
Creative Commons

Informations

Association Rue de Tournon-Paris
Présidente : Frédérique Markowski
5, rue de Tournon 75006 Paris
<http://www.ruedetournonparis.com/>
Tél : + 33(0)1 56 24 35 36
contact.asso.ruedetournonparis@gmail.com

Sommaire

| | |
|------------------------------------------------------------------------|----|
| Éditorial de Jean-Pierre Raffarin | 4 |
| Le Mot du Maire | 5 |
| Aux origines de la Manufacture Royale des Glaces Didier Bondue | 6 |
| Les icônes de la Mère de Dieu Liliane Manic | 8 |
| Les serres du Luxembourg Gisèle Croq | 10 |
| La Garde Républicaine Service Communication de la Garde Républicaine | 12 |
| Histoire de l'étain brillant Patricia Zirilli | 17 |
| L'endroit d'où l'on regarde la Lune Jugetsudo | 18 |
| L'art du cirier Cire Trudon | 20 |
| Et si on parlait du diamant? Dominique Gaulme | 22 |
| Henry Farman Pierre Farman | 24 |

Joindre les auteurs

Dominique Gaulme
<http://www.lemondecommeilva.com>
dgaulme@lemondecommeilva.com
Mobile : +33 (0)6 88 89 92 76

LE SAVIEZ-VOUS?

... À la Galerie du Fil des Perles, des perles de toutes les couleurs mais aussi des diamants blancs et multicolores.



Éditorial de JEAN-PIERRE RAFFARIN

Ancien Premier Ministre | Vice-Président du Sénat

Un quartier qui "marche à l'affectif"

Quelle belle mission s'est fixée l'association *Rue de Tournon-Paris* - dont je salue sa Présidente, Mme Frédérique Markowski-Rebuffat – que de défendre et promouvoir la culture et l'histoire de la rue de Tournon.

La Rue de Tournon dont on doit le nom au cardinal François de Tournon, (1489-1562), abbé de Saint-Germain-des-Prés, un des principaux conseillers de François I^{er}, s'ouvre en éventail face au Sénat.

Ce quartier de Paris est un centre, politique et culturel. C'est aussi un cœur commercial et humain. Ici, "tous marchent à l'affectif".

Lieu au charme particulier dont le mystère ne cesse de surprendre et à inspirer tant d'auteurs.

Aux portes de notre Haute Assemblée – nous Sénateurs – sentons souffler l'esprit de ce lieu si particulier.

L'histoire de cette artère est un exemple parfait de ce lien spécifique qui unit un quartier et la vie culturelle et artistique de notre pays et de sa capitale.

Les Maisons, amies partenaires de l'association, forment un îlot de l'excellence et du luxe, de la créativité et de la perfection, de la culture et de l'imagination.

Un grand merci à tous ces artisans, créateurs, commerçants, libraires, artistes qui participent grandement, par leurs activités, à sauvegarder ce patrimoine culturel, à contribuer à son dynamisme économique et à en préserver l'âme enchanteuse.

La formidable vitalité de l'association *Rue de Tournon-Paris* permet d'attirer toujours un peu plus de monde. C'est ainsi que d'autres Maisons du Quartier vont rejoindre *Rue de Tournon-Paris*.

Alors ensemble "*Tournon les pages*", pour découvrir ou redécouvrir, déambuler, flâner et devenir tout simplement un "passant du savoir" au cœur de cet étonnant quartier.



Le Mot du Maire

par Jean-Pierre Lecoq, maire du VI^e arrondissement

L'association des amis de la rue de Tournon présidée par Frédérique Markowski-Rebuffat a pris l'initiative, il y a trois ans, d'organiser une fête qui se déroulera le mercredi 20 juin, jour de l'été.

En compagnie de Jean-Pierre Raffarin, Vice-président du Sénat et de son épouse Anne-Marie, avec Edith et Frédérique Markowski, j'aurai le plaisir de saluer ceux et celles qui animent cette merveilleuse rue du VI^e arrondissement, située à proximité immédiate du Palais du Luxembourg et du jardin éponyme qui l'entoure.

Proche du Théâtre de l'Odéon qui a donné son nom au quartier administratif dont elle est une des principales artères, la rue de Tournon est une des rues les plus chargées d'histoire de notre arrondissement.

Des passions révolutionnaires qui l'ont enflammée jusqu'à la Libération de Paris où elle a été l'objet d'intenses combats, la rue de Tournon a connu de très nombreux événements historiques. Si les façades de ses immeubles pouvaient parler, elles raconteraient et livreraient sans doute mille anecdotes.

Aujourd'hui, elle sert d'écrin à des boutiques dédiées aux livres anciens, aux stylos, mais aussi à des commerces destinés aux enfants, à l'art, aux tissus d'ameublement. C'est donc toute une palette de talents et d'objets qui est offerte à la curiosité de tous, parisiens, provinciaux et étrangers de passage.

C'est dans ce contexte remarquable que la rue de Tournon nous accueillera et vous permettra d'y retrouver ceux et celles qui l'animent avec tant de talent.



par Didier Bondue
Directeur de Saint-Gobain Archives

En 2016 le Groupe Saint-Gobain fêtera ses 350 ans. Peu de sociétés peuvent s'enorgueillir d'une telle longévité, mais la vie d'une entreprise est faite de mouvement et les premiers pas sont souvent l'objet de difficultés, d'adaptations stratégiques et dans le cas de la Manufacture Royale des Glaces fondée par Colbert en octobre 1665 les deux premières années ont été marquées par un épisode aux allures de roman policier.

Dans le cadre de sa politique qui visait à développer un modèle de manufactures à la française le Surintendant des bâtiments, arts et manufactures voulait briser le monopole technique et commercial de Venise dans la fabrication des glaces. Outre le soutien financier, législatif et diplomatique du gouvernement, sa stratégie reposait en particulier sur l'appel à des techniciens étrangers. Cette pratique était courante à l'époque mais dangereuse car cette main d'œuvre était souvent tenue par le respect du secret de son savoir-faire en particulier par l'appel sous diverses formes à des techniciens étrangers.

Cet épisode doit être replacé dans le contexte plus large de la politique économique de Colbert dont l'ambition était de "travailler au renom de son souverain et à la prospérité de l'Etat. Même des actes d'apparence économique tendent à ce but : ravir à Venise le secret de ses dentelles ou de ses glaces, ou faire venir le Bernin de Rome, c'est abaisser la Sérénissime République ou le Pape et rehausser les mérites du Roi".

La trame de la captation d'ouvriers muranais par Colbert peut être reconstituée grâce à l'existence de deux fonds d'archives aux Archives d'Etat de Venise contenant la correspondance entre les Inquisiteurs d'Etat et les deux ambassadeurs de la Sérénissime qui se sont succédés à Paris pendant cette période.

Leur lecture intégrale qu'Elphège Frémy n'avait pas vus intégralement dans son histoire de la Manufacture Royale des Glaces permet de compléter son travail et d'apporter des éléments nouveaux. Cet ensemble, permet de reconstituer les grandes lignes de cette trame qui s'est déroulée sur une période de deux années, de 1665 à 1667.

Aux origines de la captation : savoir-faire et secret

Colbert avait chargé à la fin de l'année 1664, le Cardinal de Bonzi, son ambassadeur à Venise d'enquêter sur les possibilités de faire venir à Paris une main d'œuvre spécialisée. Dans sa réponse, le prélat l'avait tout de suite averti de l'existence du secret qui pesait sur elle.

"À Moran, qui est une petite ville dans ces lagunes, où l'on travaille les cristaux, il n'y a que deux boutiques où l'on fasse des grandes glaces, les ouvriers qui sont capables étant en petit nombre, on y reçoit aucun étranger pour travailler. Ils sont exempts de tout impôt et ont les mêmes privilèges que les citadins vénitiens. Ils sont tous de Moran, et s'ils allaient travailler ailleurs, tous leurs biens sont confisqués, et non seulement ils sont bannis de l'Etat de la République, même toute

leur famille encourt la même peine, de sorte que leur proposerait d'aller en France connaît le risque d'être jeté dans la mer".

Nommé en septembre 1662, Pierre de Bonzi n'avait pas de mission particulière dans le domaine économique sauf à "s'instruire autant qu'il pourra de tout ce qui peut regarder l'avantage du commerce de ses sujets devant le Levant...". C'est donc à la demande expresse de Colbert, qu'il se lance dans l'espionnage économique en lui révélant un contexte que ce dernier ne connaissait, semble-t-il pas. Pourtant cette pratique du secret était ancienne et présente dans quelques métiers dont certains Etats et en particulier l'Italie avaient encadré le savoir-faire. Concernant les activités liées à l'industrie du verre en Italie les attitudes étaient différentes. Si à Venise, l'Etat n'admettait aucune faille, il en était autrement à Altare où les migrations ouvrières étaient organisées et gérées par les corporations elles-mêmes sous condition du maintien du secret de fabrication. La famille de Mantoue considérait qu'il s'agissait d'une niche de revenus. Cette attitude était une sorte d'anticipation du concept contemporain de la "royauté", c'est-à-dire que l'on cède la maîtrise technique contre sa rémunération dans un laps de temps limité. Cette position est beaucoup plus habile et sans doute plus rentable que d'interdire à une main d'œuvre de migrer, car dans le fond on ne peut empêcher ce genre de tentation. Les chefs du Conseil souverain des Dix étaient contraints de rappeler cette règle, preuve que le phénomène de fuite des hommes de l'art était permanent. "Qu'il n'ait personne de quelques rang ou condition qui veuille s'enhardir à partir de ce lieu de Murano pour aller travailler dans le métier de verrier, dans aucun lieu, particulièrement dans les terres étrangères, cela contribuerait à de très grandes et sévères peines".

Un feuilleton de deux années

"L'une des pierres les plus précieuses qui concernent le diadème de la République est l'art des verriers, particulier et si propre à cette ville et dont les fourneaux de Murano sont reconnus comme l'un des plus grands fondements". Cette phrase, qui met en lumière toute la notoriété de Venise en Europe, introduit un rapport du 3 juillet 1665 de deux maîtres verriers spécialistes de miroirs informant le gouvernement de la République de la présence à Paris de muranais et en particulier d'un certain La Motta. Ils avaient été avertis par Antonio Vitalba "marchand de bric et de broc", qui avait reçu une lettre de Pierre Jousset, son importateur à Paris de glaces vénitiennes, lui faisant également part du projet de Colbert d'inciter

quelques financiers à s'associer pour établir une manufacture des glaces.

Après quelques expériences sans suite avec un certain Colonel Bon, qui avait construit deux fourneaux et celle d'un lorrain du Faubourg Saint-Michel, Colbert s'est tourné au début de 1665 vers un certain Mazzolao qui avait quitté Venise 15 ans auparavant et enrichi son expérience par des séjours à Londres, en Flandres, à Maastricht et Rouen. Toutefois ce personnage aux allures d'aventurier, (il avait transformé son nom en De La Motte, reprenant le nom de famille de sa mère pour se donner une allure de gentilhomme) n'était que maître en gobelets.

Quelques mois plus tard Colbert s'est alors rendu compte qu'il fallait adjoindre à cet homme une équipe de spécialistes et s'est donc résolu à monter une opération à Murano.

Par l'intermédiaire de Castellan, verrier d'Altare installé à Nevers, qui envoyait son gendre Bormiolo à Venise, un groupe de huit verriers parvient à Paris à la tête duquel était un certain Antoine Cimegotto dit Della Rivetta. Ce dernier était un homme peu scrupuleux qui avait changé plusieurs fois de patron et l'un de ses compagnons était même sous le coup d'une condamnation par contumace. L'ambassadeur de Venise à Paris Alvise Sagredo, en poste depuis 1663, attire alors l'attention des inquisiteurs d'Etat sur la politique de Colbert : "...le sieur Colbert, désireux d'introduire tous les arts étrangers à Paris...". Dans leur réponse, ces derniers sont plus inquiets du rôle joué par Mazzolao et demandent à leur ambassadeur de tout mettre au service pour le faire rentrer à Venise. Alors que le flux des départs s'accélérait et que certains sont arrivés à Lyon, Alvise Sagredo estime que les débuts de la Manufacture sont compliqués : "...la fabrication de glaces n'est pas sur le point de devenir, ni en grandeur, ni en qualité, ni en proportion de coût, égale à celle de Murano...". Les Inquisiteurs d'Etat semblent alors considérer que l'affaire n'ira pas plus loin.

Nommé en novembre 1665, le nouvel ambassadeur Marco-Antonio Giustiniani ne commence à dresser un état de la situation que le 30 avril 1666 et son constat est à l'opposé de son collègue précédent car la manufacture commençait à produire : "Les glaces qu'ils fabriquent ont une très grande taille, jusqu'à 42 pouces, ce qui veut dire qu'elles sont très belles...".

Engagés pour quatre années, les muranais sont traités dans les meilleures conditions : tout est fait pour les inciter au travail. Dès leur arrivée ils ont été bien accueillis et pourvus de tout ce dont ils avaient besoin : "il (Colbert) leur trouva un logement, il leur donna autant d'argent qu'ils veulent, ils ont des tas de domestiques et tout ce qu'ils désirent".

Colbert voulait même marier ceux qui ne l'étaient pas... et faire venir femmes et enfants, poussant même la flatterie jusqu'à faire venir le Roi : "Sa Majesté eut beaucoup de plaisir à voir cette manufacture : il leur posa beaucoup de questions différentes et bien que la chaleur de la fournaise emplît totalement la pièce, il voulut rester un bon moment à observer le tout." "Le Roi est fou de ce travail et Colbert est alléché par le gain" rapporte encore Giustiniani.

En quelques mois, les choses avaient bien avancé et les craintes de Pierre Jousset manifestées dès l'été 1665, s'expriment dans une autre lettre à Vitalba, le 1er mai 1666 : "Si vous ne prenez pas les choses à cœur, ce négoce sera ruiné,

que c'est très difficile, voire impossible, tout en y mettant les soins les plus délicats, de détourner le cours déjà pris", mais aussi des mesures prises par Colbert pour interdire les importations vénitiennes.

Ils souhaitent alors mettre en œuvre des solutions plus radicales en allant "à la racine et faire mourir Cimegotto", pièce maîtresse de l'organisation mise en place par les dirigeants de la manufacture. Pourtant des problèmes techniques se produisent, les négoce représentant Venise à Paris en profitent en pratiquant la guerre des prix. La pression sur les muranais se poursuit mais rien ne semble les divertir de leur ligne de conduite, basée sur le chantage. Ils font même intervenir



Gio Maria BUTERI, *La Vetreria*, détail, (1570-1571). Studiolo di Francesco, Palazzo Vecchio, Firenze.

ainsi que tout cet art de Murano et les verriers de Venise parce qu'ici nous sommes près de l'Angleterre, de la Flandre, de l'Espagne et tous achèteront ce produit dans notre Royaume". Quelques mois plus tard, en juillet il réitère aux Inquisiteurs ses craintes : "...que ces messieurs Gastaldi du métier de verrier et aussi ceux de Murano s'unissent entre eux dans le but d'empêcher cette entreprise, qui ruinerait véritablement notre affaire". Pierre Jousset ne pourra pas refuser dans ces conditions, l'offre de Colbert de rejoindre les associés de la Manufacture au cours de cette même année. Deux lettres des inquisiteurs d'Etat montrent qu'ils ont vraiment pris alors la mesure du problème et incitent l'ambassadeur à agir avec prudence mais fermeté.

Au début de l'été, Giustiniani confirme que l'activité de la Manufacture semble aller au mieux malgré toutes les sollicitations, pressions, propositions qu'il pouvait faire à ses compatriotes en leur promettant même l'impunité en cas de retour à Murano : "Leur travail est une très belle réussite. Le Roi est sous le charme. Ils fabriquent des glaces en grande quantité, rien n'est épargné ; avec plusieurs maisons, on a fait un grand édifice où 250 personnes nettoient les glaces ...". Les muranais jouent sur les deux tableaux.

Dans ce contexte, les Inquisiteurs d'Etat commencent à s'impatiser en raison du climat économique et social à Murano : "Ici..., on entend continuellement parler du départ de l'un ou l'autre des maîtres et finalement on découvre

leurs femmes restées sur place dans le jeu. Ce qui a le don d'exaspérer l'Ambassadeur Giustiniani, qui essaie pourtant de gagner du temps face à l'impatience des Inquisiteurs. Il sera servi par les jalousies des muranais entre eux, en particulier par l'échec de l'expédition punitive montée par La Motta contre son rival Cimegotto.

Cet épisode va renforcer encore plus la conscience qu'avaient les muranais de leur importance. Cette main d'œuvre était devenue au fil des mois très capricieuse et, vers la fin de 1666, finit par entraîner de graves problèmes dans la conduite quotidienne de la manufacture. La lettre qu'écrivit Du Noyer à Colbert exprime parfaitement l'ambiance qui s'est installée : "Cependant quelques avantages que l'on leur ait proposé, ils ne veulent pas enseigner aux français ni même souffrir qu'aucun de nos bons ouvriers des fournaies fassent rien de leur profession, en sorte que... toute la dépense de cet établissement... dépend non seulement du caprice des ces messieurs-là".

Face à la pression des Inquisiteurs d'Etat, l'Ambassadeur Giustiniani va être servi par un événement dont il va tirer le plus grand parti. En janvier 1667, un des muranais meurt subitement. "Un des quatre verriers qui sont partis de chez vous pour la fabrique des glaces dans cette ville, après une indisposition de plusieurs jours, qui ne l'empêche pourtant pas de travailler, est passé de vie à trépas il y a quelques jours... Il s'appelait Furlan : il était nécessaire à l'ensemble du travail,

à ce point que les autres ne pourront que peu ou pas du tout pratiquer leur art. C'est lui qui faisait les pâtes et tenait comme on dit le pàton avec adresse...".

S'agit-il pour autant d'un empoisonnement comme beaucoup d'interprétations l'envisagent ? Certes il y avait la menace des Inquisiteurs et en particulier celle exprimée clairement de faire mourir Cimegotto. Il est plus plausible que l'habile Giustiniani n'est tiré parti de cette mort soudaine pour servir ses intérêts dont celui qui n'est pas le moindre de se résoudre à être l'exécutant d'une condamnation à mort. Cette nouvelle ne pouvait que réjouir aussi Venise dans une situation où le contexte économique devenait plus difficile avec l'interdiction faite par Colbert d'importer des glaces et les fuites de plus en plus fréquentes d'ouvriers muranais. L'espoir d'un retour des ouvriers assorti de conditions favorables et les conséquences de l'inquiétude de Colbert face à ce décès qui avait entraîné une autopsie soutenaient la conduite des Inquisiteurs.

Ce contexte incita les dirigeants de la manufacture à donner finalement congé en mars au trio. En effet, pendant quelques semaines, l'Ambassadeur Giustiniani va poursuivre ses tentatives de persuader les muranais de retourner à Murano bien que Colbert ait tout fait pour leur donner les meilleurs traitements possibles. Toutefois "ils ont toujours refusé de communiquer aux autres leur faculté". Cette période de négociations va durer près de deux mois auprès des principaux protagonistes afin à la fois d'obtenir les conditions d'un retour sans inquiétudes à Venise mais également d'obtenir l'autorisation de Colbert. Ce dernier va se résoudre l'accorder par la conjonction d'une part de la lassitude du chantage permanent des muranais et d'autre part aussi d'une période financière plus difficile de la Manufacture. Du coup, les offres des Inquisiteurs d'une amnistie générale seront acceptées par, Cimegotto, Civran et Barbin. Le 25 juillet 1667, l'Ambassadeur qui a passé beaucoup de temps à justifier son action constatera que seul Motta "continue son ouvrage mais avec peu d'avantages et de profits."

Au début de mai, les Inquisiteurs attendent les verriers en félicitant l'Ambassadeur d'avoir décimé là-bas et restitué ici un art d'une si grande estime". Pour eux l'essentiel était le retour de ceux qu'ils estimaient être le rouage essentiel de la pérennité de la Manufacture Royale. Le problème du secret les aveuglait. En effet, quelques mois plus tard, Colbert fait appel à la famille De Nehou, propriétaire d'une glacerie à Tourlaville près de Cherbourg. C'est elle qui va apporter le savoir-faire vainement recherché à Venise.

Une question demeure sans réponse celle de connaître la motivation réelle du Contrôleur général des finances. Dès mars 1665 il questionnait Richard de Nehou à propos du "secret de ... dresser et polir" les glaces de miroirs. Il a peut-être été aussi lui aussi aveuglé par le secret... ce fut une rude et coûteuse expérience, celle d'un échec stratégique qui aurait pu mettre en péril le devenir de la Manufacture Royale des glaces.

L'épisode aura marqué Colbert car lorsque trois années plus tard ce même trio manifiestera auprès du nouvel ambassadeur de France à Venise son désir de revenir, il répondra : "Ils m'ont donné tant de peine... et fait apparaître tant de malignité dans leurs esprits que je crois pas qu'il fut avantageux de les y appeler une seconde fois".





par Liliane Manic, Manic Icônes Expertises

Depuis les origines, la représentation de la Mère de Dieu a eu une place privilégiée dans l'art chrétien. On peut même dire qu'aucun autre sujet n'a été plus souvent interprété que Marie et son Fils. Les chefs-d'œuvre interprétant ce thème sont innombrables, tant en Orient qu'en Occident.



On appelle icône de la Mère de Dieu l'icône où la Très Sainte Vierge Marie tient dans ses bras son divin Fils, *Theotokos* en grec et *Bogorodiza* en slavon. Les icônes de la Mère de Dieu expriment la beauté et la spiritualité. Par le langage des formes et des couleurs utilisés de main de maître, l'humanité a créé par des artistes son idéal de perfection le plus haut. La tradition rapporte que Saint Luc peignit les premières icônes d'après les traits de Marie, et lui en attribua trois, dont se sont inspirés les trois types fondamentaux repris par la suite.

Aucune des icônes de Saint Luc n'est parvenue jusqu'à nous, bien que certaines de celles qui existaient quelques siècles plus tard lui soient attribuées. Cependant cette dénomination se justifie en partie par la ressemblance des icônes suivantes avec ces modèles : deux d'entre elles que l'on attribue à saint Luc représentant la Vierge à l'Enfant, types Hodigitria et Eléousa, tandis que la troisième Vierge était représentée seule, mais dans une attitude de supplication.

C'est de l'époque des premiers temps du christianisme et des catacombes romaines que proviennent les plus anciennes icônes représentant ce sujet. L'image sacrée portative, objet de culte, aurait probablement son origine dans la région syro-palestinienne, berceau du christianisme, propagée ensuite en Asie Mineure et plus particulièrement à Byzance. Il reste quelques icônes mariales anciennes, à Rome du V-VI^e siècle (peinte avec le procédé "à l'encaustique"), au monastère du Mont Sinaï et dispersées dans différents musées. Beaucoup d'icônes mariales

furent détruites pendant la période iconoclaste, mais ces luttes permirent de définir et d'approfondir la signification et le rôle de l'icône.

Les techniques de restauration rendront une beauté insoupçonnée aux icônes assombries par le noircissement du vernis qui les recouvre, encroûtées par la fumée des flammes, des cierges, de l'encens.

L'influence des artistes, spécialement importante pour l'art occidental, n'est pas non plus absente dans l'art byzantin, bien que les noms des iconographes soient rarement connus, parce que l'icône, plus que l'expression d'une impression ou d'une intuition personnelle, est le fruit d'une tradition ecclésiale dans laquelle s'incarne volontairement l'artiste. Nous pouvons citer quelques noms : Théophane, Roublev, maître Denys, les artistes de l'école de Crète, etc. Si un portrait ou un tableau ordinaire ont pour but de traduire ce qui se trouve à l'intérieur de l'homme, son âme, l'icône reflète l'essence spirituelle de la personne représentée.

Malgré le canon, le langage artistique et la technique communs dans l'art byzantin, il n'y a pas d'uniformité des images. Le principe déterminant et créateur des différents types se trouve dans leur signification théologique. Son expression par l'image devient ainsi comme le reflet d'une idée qui fascine une époque et se cristallise dans un geste, comme celui de l'Orante ou celui de la Vierge de Tendresse, pour se fixer dans un type d'icône et devenir un message constant. Malgré l'évolution, le langage des différen-

tes cultures et écoles, le type transmettra toujours le contenu théologique qui était à son origine.

Une image d'une beauté plus qu'humaine s'offre à nos regards. La *Theotokos* est vêtue de la manière traditionnelle, d'une tunique souvent richement brodée et d'un maphorion qui lui couvre les cheveux et les épaules et descend jusqu'aux genoux. Son visage est très expressif, aux grands yeux reflétant la profondeur spirituelle et le recueillement, pleins d'une miséricordieuse bonté. Le teint varie selon l'époque et l'école artistique, mais il est en général plutôt foncé. Les mains longues et fines tracent des gestes respectueux, empreint de douceur.

La position de face accentue le caractère sacré. Les trois étoiles disposées sur le front et les deux épaules, disent en un langage symbolique qu'elle fut Vierge avant, pendant et après l'enfantement. L'Enfant qu'elle tient dans les bras a le visage d'un adulte : c'est l'Éternel.

Elle est la nouvelle Eve glorifiée par le Père ; elle est l'Église même. Parmi tous les humains, aucun ne ressemble davantage à l'image divine, au *logos* incarné, elle reste donc le modèle à imiter pour retourner notre image primitive (*eikôn* selon la Bible grecque, et dans plusieurs passages de Saint Paul).

Trois images de la Vierge Marie, aujourd'hui disparues, ont été le modèle initial de beaucoup d'autres : la Vierge des Blachernes (église où l'on conservait les voiles de Marie), qui a les mains levées pour la prière, et son Fils représenté sur sa poitrine ; la Vierge d'Hodigos, d'où le nom Hodigitria, où la



Page de gauche : *La Dormition de la Vierge Marie*, russe, fin XVI^e siècle 30,5 x 27,2 cm | *La Vierge à l'Enfant et deux miracles*, Îles Ioniennes. Ci-dessus : *La Vierge de Kaza*, russe, XVII^e siècle, oklad métal et émaux, 32 x 26,5 cm | *La Vierge Orante*, École de Moscou, vers 1600, 62,5 x 62,5 cm.

Mère soutient sur un bras l'Enfant Jésus, et le désigne de l'autre main comme la "Voie". La troisième est la Vierge Haghiosorotissa (de la Sainte Urne) parce que la ceinture qui aurait appartenu à la Vierge Marie y était conservée et vénérée. Elle était appelée également la Vierge de Calcopratia, du nom de la place où s'élevait l'église, à cent mètres de Sainte Sophie. Sur cette icône, Marie avait une attitude d'intercession, comme sur la déesis.

Parmi les nombreuses variantes de ce sujet iconographique, nous pouvons citer : la Vierge trônante, assise sur un trône et tenant l'Enfant sur ses genoux, la Vierge Nikopeia (qui donne la victoire), représentée en pied, serrant contre elle à deux mains l'enfant Jésus. *Platytera* (plus vaste que les cieux) nom donné fréquemment à la Mère de Dieu dans les textes liturgiques, ainsi qu'à ses images, mais ce n'est pas un type caractéristique, la Vierge qui allaite (*Galactotrofoussa*), la Vierge de la Passion, la Vierge à trois mains, la Vierge Buisson ardent qui se rapporte aux images bibliques. Fleur incorruptible etc. Le symbole contenu dans l'icône mariale "En toi (Mère de Dieu) se réjouissent toutes les créatures", sont les premières paroles du cantique chanté au cours de la liturgie eucharistique de saint Basile.

On trouve encore d'autres icônes liées aux célébrations liturgiques mariales du rite byzantin : dans les pays slaves on célèbre la Protection de la Mère de Dieu (*Pokrov*). Dans les pays de tradition grecque, le vendredi qui suit Pâques l'on célèbre la fête de la Mère de Dieu Source de vie, qui a son origine à Constantinople.

Les icônes typiquement russes, nées d'une vision de la Mère de Dieu, ou de faits miraculeux opérés par son intercession, portent de nombreux noms : Apparition de la Vierge à Saint Serge de Radonege, Console ma peine, Joie inattendue, Salut de ceux qui sont en train de se perdre, Joie de tous les affligés... La liste pourrait être encore plus longue, surtout si on se rappelle les localités dont les noms ont été associés à une icône mariale : la Vierge de Vladimir – peut-être la plus belle de tous –, celle de Kazan – très vénérée en Russie –, celle de Czestochowa, de Jérusalem, de Lydda, de Tolga.

Le calendrier du Patriarcat de Moscou donne une liste de 196 icônes miraculeuses de la Mère. Les icônes de la Mère de Dieu sont solennellement fêtées par l'Église orthodoxe, même plus d'une fois dans l'année ; ainsi la Vierge de Vladimir, qui est fêtée le 21 mai, le 23 juin et le 26 août.

L'iconographie des fêtes de la Mère de Dieu est basée sur des textes de la liturgie byzantine, eux-mêmes dépendants non seulement de l'Écriture, mais aussi des Apocryphes. Les auteurs des offices liturgiques, en grande partie les Pères grecs, ont su dégager le sens dogmatique de cette littérature religieuse sans oublier les symboles et les allégories poétiques.

L'année liturgique byzantine commence le premier septembre. La première des douze grandes fêtes du cycle annuel est une fête mariale : la Nativité de la Très Sainte Mère de Dieu (le 8 septembre selon le nouveau calendrier et le 21 selon l'ancien). Le 21 novembre (4 décembre), l'on célèbre la Pré-

sentation de la Mère de Dieu au Temple ; le 25 décembre (le 7 janvier), la Nativité de Notre Seigneur Jésus Christ. Le 2 février (15 février) est la Fête de la Rencontre ou la Présentation de Notre Seigneur Jésus Christ au Temple ; et le 25 mars, l'Annonciation.

Elle est également représentée dans les fêtes à dates mobiles : l'Ascension, où la Vierge Marie occupe la place centrale parmi les Apôtres, et dans certaines icônes de la Pentecôte. Elle n'est représentée dans les icônes de la Résurrection et de la Descente aux Enfers (Pâques) que sous la forme de Eve, en tant que nouvelle Eve. Elle est présente dans la Crucifixion dans une attitude affligée mais retenue. Dans la Déposition de la Croix, elle soutient la tête ou un bras de son Fils. Près du Sauveur inanimé, allongé horizontalement, nous trouvons la Vierge Marie, penchée vers sa tête. Cette icône est appelée ensevelissement ou *placenza* en slavon, *epitafios* en grec, suaire, parce que le Christ y est déposé sur un linceul. La dernière grande Fête de l'année liturgique byzantine est mariale, le 15 août (28 août) : c'est la fête de la Dormition de la Mère de Dieu.

Byzance a été consacrée à la Vierge Marie, les livres grecs rappellent encore le souvenir de la "ville de Marie". C'est en elle que la miséricorde de Dieu devient proche de l'homme. Instrument de l'Incarnation, elle est aussi le lien de Dieu avec l'humanité.

L'icône de la mère de Dieu est particulièrement chère à tous les fidèles qui viennent prier devant elle, louant Marie et la suppliant pour son aide et son intercession auprès de son Fils.



Les serres du Luxembourg

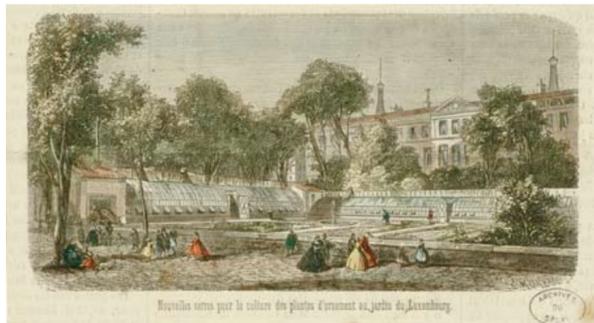
une histoire mouvementée



par Gisèle Croq
Ingénieur des Jardins du Luxembourg – Sénat

Les serres du jardin du Luxembourg sont des équipements techniques destinés à accueillir les cultures et les collections de plantes exotiques. Elles ne présentent pas de qualité architecturale particulière, contrairement à d'autres serres fort connues comme celles du jardin des Plantes et du fleuriste d'Auteuil. Leur histoire est le reflet des nombreux bouleversements et remaniements subits par ce jardin et plus largement par le quartier latin.

Les serres n'ont pas toujours été présentes au jardin du Luxembourg. L'existence d'une serre chaude pour accueillir les végétaux tropicaux n'est avérée qu'à partir de 1825 et les premiers abris vitrés sont mentionnés sous la direction du chef jardinier Alexandre Hardy. À cette époque les installations du "petit fleuriste" se tiennent au nord-est du jardin, près du nymphée de Marie de Médicis.



En 1859, la création du boulevard Saint Michel engendre la suppression du Jardin botanique de la Faculté de médecine et par conséquent le transfert des collections tropicales aux serres du Luxembourg. Par ailleurs en 1862, le percement de la rue de Médecins, oblige au déplacement de la grotte Médecins ainsi qu'à la destruction des différents bâtiments annexes, dont les serres. Trois nouvelles serres sont alors construites en 1862 dans le carré de culture existant, au sud-est du jardin, près de l'école des Mines. Ces serres, dites "hollandaises", en fer, avec berceau cintré présentaient trois climats différents. La serre froide dite "serre aux camélias" d'environ 300 m² abritait non seulement des camélias mais également des agaves, *Aralia*, *Beaucarnea*, *Bromelia*, divers palmiers, eucalyptus... La serre tempérée, d'environ 250 m² était garnie de plantes fleuries. La serre chaude, de même dimension, était divisée en deux. D'un côté, on y cultivait des plantes à feuillage ornemental dont des broméliacées, *Dracaena*, fougères, palmiers "et aussi beaucoup d'orchidées mexicaines". L'autre côté, plus chaud encore, était intégralement dédié aux orchidées. Le percement de la rue Auguste Comte, en 1866, amène de nouveaux bouleversements. Une nouvelle orangerie est construite (celle située près de la rue de Vaugirard date de 1839 et est transformée en musée). Devant cette nouvelle orangerie, deux grandes serres en berceau, déplacées du Jardin botanique, sont implantées.

La guerre franco-prussienne met les collections en grand péril. L'hiver est rigoureux

et le charbon manque. Le chef jardinier, Auguste Rivière fait modifier les chaudières afin d'utiliser des huiles de pétrole pour chauffer au minimum les serres. Les bombardements de janvier 1871 occasionnent de sérieux dégâts dans le jardin et sur les bâtiments. Le 9 janvier, un obus éventre la serre aux orchidées mais s'enfonce de deux mètres dans le sol sans éclater. La collection est sauvée in extremis. En mai, les commandants font exploser la poudrière du Luxembourg, faisant voler en éclat toutes les vitres du secteur. Les ouvrants des serres sont tordus par l'effet de souffle. Malgré tout, le Jardin du Luxembourg aura moins souffert que le Jardin des plantes dont les serres ont été ravagées en janvier. Les cultures du Luxembourg permettront ainsi de reconstituer en partie les collections du Muséum (ce sera de nouveau le cas en 1945).

En 1879, le Sénat prend en charge le service d'entretien du jardin jusque là rattaché en partie au ministère des travaux publics et des beaux-arts et en partie à la préfecture de la Seine. C'est à cette époque que les services du Petit Luxembourg, auxquels sont rattachées les serres, s'amalgament peu à peu à ceux du jardin public pour former ce qui deviendra la Conservation des jardins du Luxembourg. D'après un rapport parlementaire de 1926, il est alors décidé de rapatrier la production des plantes à massifs, jusque là assurée en grande partie dans une installation située à Sèvres.

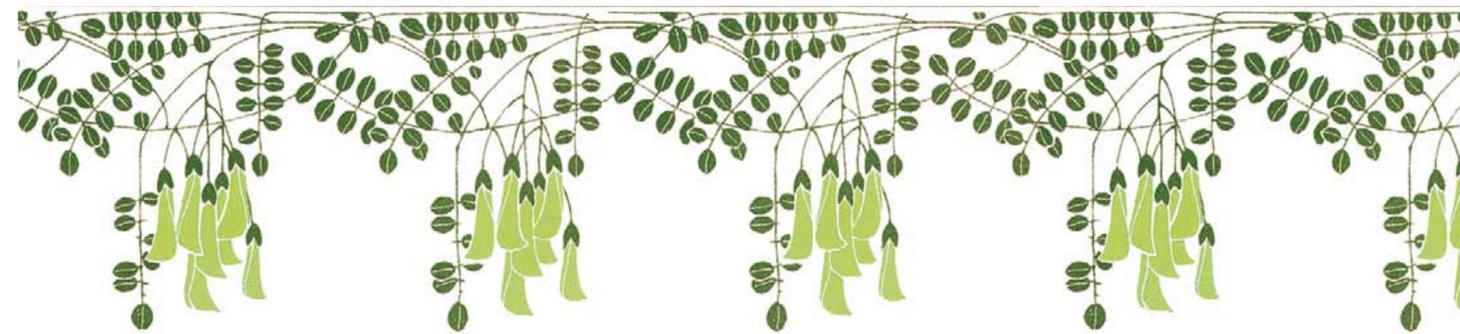
À la fin du XIX^e siècle, les serres sont à nouveau fortement remaniées : reconstruction d'une serre dite de sevrage en 1892, d'une serre froide en 1895. En 1900, la serre

"chaude" de 1862 est démolie et remplacée par une nouvelle serre consacrée à la culture des orchidées. Autour de 1904, une petite serre à multiplication et des coffres en dur avec châssis vitrés sont installés perpendiculairement à cette serre. Certaines orchidées de serre froide y seront cultivées

De 1941 à 1944, lors de l'occupation allemande, le commandement de l'armée de l'air (Luftwaffe) tient à conserver le patrimoine végétal du jardin. Les serres sont chauffées au minimum (13°C la nuit) et les approvisionnements de charbon sont réduits mais régulièrement assurés. Les combats pour la libération de Paris, en août 1944, provoquent de graves dommages au jardin et aux serres. Les deux grandes serres devant l'orangerie Auguste Comte seront quasiment détruites. On y cultivait alors des camélias et autres plantes ligneuses de serre froide. Elles seront remplacées entre 1945 et 1950 par une série de 15 petites serres chaudes.

Les serres aujourd'hui

En 1959, une nouvelle serre a remplacé celle dite "aux camélias". Cette serre maintenant appelée serre n°1, est destinée à la multiplication des plantes tropicales ainsi qu'à la culture des *Ficus* et autres plantes de grande dimension. Les crotons y sont également cultivés jusque dans les années 1990. En 1980, la petite serre de multiplication et les coffres de 1904, qui accueillait certaines orchidées de serre froide sont remplacés par l'actuelle serre n°4 qui accueille maintenant toutes sortes de plantes tropicales rares ainsi que des potées fleuries. En 1989 deux serres anciennes (circa 1900) sont renouvelées et regroupées en une seule, – la serre n°5-6 –, dans laquelle sont cultivées aujourd'hui les fougères et les broméliacées. Enfin en 1998-1999, les deux anciennes serres contenant la collection d'orchidées et de bégonias sont démolies et remplacées par une serre moderne – la serre 2-3 – qui abrite aujourd'hui



les mêmes cultures ainsi que la collection de crotons.

Les plantes qui ont fait le renom des serres

Les plantes exotiques cultivées au Luxembourg en vue de l'agrément du Palais et du jardin public ont été nombreuses et variées, surtout à partir de la direction de Rivière (1859-1877) qui bénéficia de l'héritage des collections du jardin botanique de la Faculté de médecine. Les successeurs Jolibois (1877-1892) et Opoix (1892-1923) ont poursuivi ces cultures d'excellence. Les plus réputées d'entre elles furent principalement celles des orchidées, broméliacées, azalées, fougères, aracées et crotons. Ces plantes furent fréquemment montrées lors des expositions des sociétés d'horticulture et expositions universelles (1878 et 1889) et souvent classées "hors concours".

La collection de broméliacées

Elle fut probablement commencée vers 1860 avec les spécimens provenant, entre autres, du Jardin botanique de la Faculté de médecine. Continué et enrichie par Jolibois, cette collection devint l'une des plus importantes d'Europe grâce aux échanges avec le Muséum de Paris et les collectionneurs Morren et Van Houtte, dans les années 1880.

La collection d'orchidées

La riche collection d'orchidées léguée au Sénat par la faculté de médecine marque le début de cette collection. En 1865, Auguste Rivière et ses jardiniers pouvaient se prévaloir de rassembler quelques 1 200 espèces. À cette époque, la collection était uniquement botanique. Ce n'est qu'à partir des années 1880 que Roch Jolibois va commencer à produire des hybrides de sabots-de-Vénus (*Paphiopedilum*). Très en vogue, ces orchidées deviennent une monnaie d'échange qui permet de continuer à enrichir la collection. Son successeur, Octave Opoix, également excellent hybrideur, poursuivra dans cette voie jusque dans les années 1920. C'est ainsi que la collection botanique des débuts va évoluer, avec ses nombreux hybrides, vers une collection horticole dont un pan entier est consacré aux *Paphiopedilum*. Aujourd'hui, la collection rassemble 60 espèces de sabots-de-Vénus,

soit environ les trois quarts des espèces inventoriées dans le monde, et 450 hybrides. Certains individus datent de l'époque de Jolibois et Opoix. Aujourd'hui encore, le Jardin du Luxembourg fait enregistrer en moyenne deux à trois hybrides par an afin de continuer cette histoire horticole. Les *Paphiopedilum* du Jardin du Luxembourg ont été reconnus en 1993 "Collection nationale" par le Conservatoire des Collections Végétales Spécialisées (C.C.V.S.). Outre les sabots de vénus, la collection d'aujourd'hui compte toujours de nombreux genres, espèces et hybrides d'orchidées. En 2010, on dénombre, hors *Paphiopedilum*, 740 espèces et hybrides, représentant 150 genres différents. Elle accueille également, depuis 2000, la "Collection nationale pour les orchidées de Guyane française". Aujourd'hui, ce sont, au total, plus de 13 000 potées qui sont ainsi cultivées dans une serre moderne de 600 m².



Un lieu d'innovation

Outre l'hybridation des orchidées, d'autres plantes ont fait l'objet de recherche et de création au cours des années, tels les crotons (C. Président Doumergue, C. Président de Selves). Mais les chefs jardiniers ne se sont pas seulement intéressés aux plantes. Ils ont également exploré les aspects techniques de l'horticulture ; entre autres des essais sur les techniques de multiplication du végétal et sur les substrats de culture. En 1876, un rapport mentionne des expériences sur les "engrais chimiques horticoles" réalisés au Luxembourg, notamment sur les Aroidées (= Aracées), les broméliacées, les quinquinas et certains palmiers. Plus

près de nous, en 1959, le conservateur Paul Grisvard créé un laboratoire de culture in vitro, essentiellement dédié aux orchidées, en collaboration avec le professeur Georges Morel (INRA de Versailles).

Plus étonnant, le sort du papyrus égyptien est intimement lié aux serres du jardin du Luxembourg. En effet, au XIX^e siècle, celui-ci avait complètement disparu du paysage égyptien faute d'y être cultivé. En 1872, le chef jardinier Auguste Rivière expédia 12 plants de *Cyperus papyrus* au Musée égyptien du Caire. Les papyrus actuels sont les descendants de ces plants offerts par le Jardin du Luxembourg.

La présentation des collections

Bien que les serres ne soient pas ouvertes à la visite, ce patrimoine végétal unique est accessible au public une fois l'an lors des journées européennes du patrimoine. Au cours de l'année, les professionnels et les associations horticoles sont également reçus sur rendez-vous. Les serres accueillent par ailleurs des scientifiques pour des travaux de recherches (analyses d'ADN, recherches phylogéniques...) ou comme source primaire de biodiversité. Les expositions horticoles nationales et internationales sont également l'occasion de présenter la richesse des collections à un grand nombre d'amateurs. Enfin, tout au long de l'année, les plantes sont utilisées pour embellir les salons de réception du palais du Luxembourg. Leur beauté offre un décor fréquemment remarqué par les hôtes de marque du Sénat et donne parfois l'occasion à des parenthèses conviviales.

Bibliographie

Bagnall (R.S.), *The Oxford Handbook of papyrology* : 5, Oxford University Press, 2009

Bertaux (P.) et Sauvêtre (P.) - *Cent cinquante d'orchidées au Jardin du Luxembourg. Un patrimoine du Sénat*, Naturalia, 2010

Texier (E.) - *Tableau de Paris*. Tome 2. Chapitre XLV : 64-76, Paulin et Le Chevalier éditeurs, 1853.

Documents parlementaires : annexes aux procès verbaux des séances. Session extraordinaire 1926. Annexe n°603 : 3-5



LA GARDE RÉPUBLICAINE

par le Service communication de la Garde Républicaine

Héritière de la Garde municipale créée par Bonaparte en 1802, intégrée à la Gendarmerie nationale en 1849, la Garde Républicaine a traversé près de deux siècles tumultueux en conservant intact son prestige.



Particulièrement visible des parisiens et réputée pour son allure, lorsqu'elle met en scène le protocole militaire de l'État et la grande escorte présidentielle sur les Champs-Élysées, la Garde Républicaine consacre pourtant l'essentiel de ses moyens à des missions de sécurité.

Ses régiments d'infanterie sont ainsi chargés de la protection quotidienne des hauts lieux gouvernementaux (palais de l'Élysée, hôtel de Matignon), de celle des assemblées parlementaires grâce à des détachements placés sous réquisition permanente de leurs présidents respectifs, de celle enfin du conseil constitutionnel, du ministère des affaires étrangères, du ministère de la défense et du palais de justice de Paris. Cette mission, qui participe au fonctionnement régulier des institutions républicaines, mobilise chaque jour 900 gendarmes bénéficiant d'une formation adaptée à la maîtrise des individus et à la défense rapprochée. En cas de menace particulière ou de visite d'État, les pelotons d'intervention spécialement entraînés et les tireurs d'élite de la Garde, qualifiés par le GIGN, viennent renforcer

le dispositif permanent. Ils interviennent également lors des opérations judiciaires menées par la gendarmerie nationale.

En parallèle, les trois pelotons de surveillance et d'intervention à cheval du régiment de cavalerie développent de nouveaux savoir-faire en sécurité publique. Une trentaine de cavaliers de la Garde sont employés quotidiennement par la préfecture de police de Paris et la région de gendarmerie d'Ile-de-France, dans le cadre de patrouilles de surveillance ou d'appui des forces mobiles autour des stades afin de canaliser la foule. Leurs chevaux, de haute stature, incitent au calme et sont spécialement dressés pour s'habituer à l'agitation urbaine. Ponctuellement, les cavaliers contribuent au maintien de l'ordre public dans divers secteurs touristiques très fréquentés, et participent à la sécurité de grands rassemblements ou d'événements sensibles comme les sommets internationaux.

Les motocyclistes de la Garde Républicaine, pilotes particulièrement chevronnés, sont chargés de la grande escorte pré-

sidentielle, encadrent le Tour de France depuis 1953 et prêtent quotidiennement leur concours à la sécurité routière.

La Garde Républicaine compte enfin dans ses rangs plusieurs formations musicales de haut niveau chargées de relever l'éclat des cérémonies officielles et de contribuer au rayonnement de la France.

LA CASERNE TOURNON est le plus ancien bâtiment de la Garde Républicaine. Elle a été construite en 1543 par Louis de L'Estroile.

En 1612, elle devient hôtel Concini et abrite à partir de 1630 les ambassadeurs extraordinaires.

En 1753, elle est baptisée hôtel de Nivernais. La ville de Paris l'acquiert en 1819 et la transforme en caserne. Elle est occupée en 1830 par la Garde municipale de Paris. Cavaliers et fantassins vont s'y succéder.

Elle est aujourd'hui caserne d'infanterie.

Bonpoint

BONPOINT

Maison de Couture pour Enfants. Savoir-Faire alliant créativité et modernité
Allure chic, glamour et pointue
Matières nobles et coupes irréprochables.
Collections Bébé, Filles et Garçons de 0 à 14ans
Collection Yam (XS-L) et chaussures

6, rue de Tournon - Paris 6^e Tél +33 (0)1 40 51 98 20
Email tournon@bonpoint.com Site internet www.bonpoint.com
Horaires d'ouverture Boutique, du lundi au samedi de 10h00 à 19h00
Restaurant, du mardi au samedi de 10h à 18h00

MORA

Stylos

Depuis 1930, spécialiste en stylos anciens, stylos neufs, de toutes les grandes marques. Occasions, éditions limitées, atelier de réparations de stylos anciens. Expertise, membre du syndicat français des experts professionnels en œuvres d'art, achat de collections.

Vous cherchez une pièce ancienne et rare, nous pourrons vous la trouver.

7, rue de Tournon - Paris 6^e Tél +33 (0)1 43 54 99 19 - Fax +33 (0)1 43 54 17 80
Email morastylos@wanadoo.fr Site internet www.morastylos.com
Horaires d'ouverture Lundi à vendredi 9h00-18h00 / samedi 13h00-18h00.



GALERIE LE FELL

Dessins, tableaux anciens & modernes

GALERIE LE FELL

Dessins. Tableaux anciens & modernes

Spécialisée dans les dessins des maîtres anciens du 19^e et 20^e siècle, avec une prédilection pour les artistes du 16^e siècle; régulièrement, des expositions avec publication de catalogues présentent une sélection de dessins inédits. Les paysages anthropomorphiques sont une autre spécialité de la galerie qui possède également un rare ensemble d'anamorphoses du 16^e et 17^e siècle.

La galerie participe également à des salons internationaux.

2, rue de Tournon - Paris 6^e Tél +33 (0)1 44 07 34 05 - Fax +33 (0)1 43 54 24 17
Email jm.le.fell@galerie-lefell.com Site internet www.galerie-lefell.com
Horaires d'ouverture Le matin sur rendez-vous 14h30-19h00 sauf dimanche et lundi.

MARCO POLO

Restaurant

Cuisine traditionnelle italienne.

Situé entre Saint Sulpice et le Théâtre de l'Odéon, ce morceau d'Italie bénéficie d'une des plus riantes terrasses (chauffées) parisiennes. Accueil festif et convivial. Service voiturier (jeu, ven, sam).

8, rue de Condé - Paris 6^e Tél +33 (0)1 43 26 79 63
Horaires d'ouverture Tous les jours de 12.00 à 14.30 et de 19h à 23.00



BEAUFRERE

Fleuriste

Meilleur ouvrier de France

BEAUFRÈRE - GILLES SIEG

Fleuriste

Fleuriste, meilleur ouvrier de France.
Livraison gratuite pour le 6^e arrondissement. Livraison Paris et Banlieue
Composition pour mariage, naissance et tout autre événement.

4, rue Lobineau - Paris 6^e Tél +33 (0)1 43 26 15 58
Horaires d'ouverture Du mardi au samedi de 10h00 à 19h00. Fermeture dimanche après-midi





ROSEBUD

Rosebud Fleuristes : installé dans un écrin où les fleurs de saison, colorées et odorantes, se mêlent aux feuillages et autres trouvailles végétales, nous créons un univers floral champêtre et raffiné pour vos rendez-vous familiaux, nous fleurissons votre intérieur, nous intervenons sur vos terrasses et jardins. Apportez-nous votre vase et nous nous chargeons de la confection de votre bouquet sur-mesure.

4, place de l'Odéon - Paris 6^e Tél Fax 01 43 29 66 47
Email contact@rosebud-fleuristes.com Site internet www.rosebud-fleuristes.com
Horaires d'ouverture Du lundi au samedi de 10h30 à 19h30
Livraison Paris et banlieue - Vente à distance.

PHILIPPE MENAGER NICOLAS HUG

IMMOBILIER DE COLLECTION

APPARTEMENTS
HÔTELS PARTICULIERS
PROPRIÉTÉS

PHILIPPE MENAGER. NICOLAS HUG

Estimation, vente et location de biens d'exception (appartements, hôtels particuliers, propriétés) qui, par leur esprit ou leur caractère historique, ou parce qu'ils offrent une vue hors du commun, une terrasse ou un jardin, sont en quelque sorte des pièces uniques.
Immobilier de Collection : l'immobilier considéré comme un des beaux-arts.

31, rue de Tournon - Paris 6^e Tél +33 (0)1 53 10 22 60 - Fax +33 (0)1 53 10 22 61
Email info@menagerhug.com Site internet www.menagerhug.com
Horaires d'ouverture Du lundi au vendredi de 9h30 à 13h00 et de 14h00 à 19h00.

JAYA

Concept store : prêt-à-porter et accessoires femme, enfant, homme
Robes de mariée et de soirée sur mesure, cortège enfant
Objets de décoration et linge de maison en soie.

4, rue de Tournon - Paris 6^e Tél +33 1 43 26 09 18
Email contact@jayaconcept.com Site internet www.jayaconcept.com
Horaires d'ouverture Du mardi au samedi, de 10h à 19h.



JUGETSUDO

by Maruyama nori

Le lieu idéal pour s'initier à l'art de vivre japonais. La maison de thé japonais Jugetsudo propose à sa clientèle de découvrir ses grands thés Gyokuro, Sencha et le fameux matcha, que vous pourrez déguster lors d'une cérémonie emplies de sérénité et de méditation. A recevoir des conseils de préparation, déguster thés et pâtisseries, choisir, bols, tasse, théières
L'occasion de découvrir les délices japonais dans un décor atypique, imaginé par l'architecte Kengo Kuma.

95, rue de Seine - Paris 6^e Tél +33 (0)1 46 33 94 90 - Fax +33 (0)1 46 33 06 84
Email contact@jugetsudo.fr Site internet www.jugetsudo.fr
Horaires d'ouverture Du lundi au samedi de 11h00 à 19h00.

GALERIE PIXI

Le boudoir de Marie-Victoire Poliakov

Galerie d'art moderne et contemporain.
Ne manquez pas d'aller, avant le 8 janvier, voir nos hommes politiques croqués avec humour...

95, rue de Seine - Paris 6^e Tél +33 (0) 1 43 25 10 12
Email galeriepixi@free.fr Site internet www.galeriepiximarievictoirepoliakoff.com
Horaires d'ouverture Du mardi au samedi de 14h30 à 19 h. le matin sur rendez-vous

AU FIL DES PERLES

Galerie - Joaillerie

Joaillerie contemporaine et ancienne. Bagues de fiançailles.
Service de réparation, transformation et de fabrication de joaillerie.
Service de ré-enfilage de colliers dans l'heure.
Perles : Australie (distributeur KAILIS) Tahiti, Indonésie, Japon, Chine et perles précieuses et fines.

5, rue de Tournon - Paris 6^e Tél +33 (0)1 56 24 35 36 - Fax +33 (0)1 56 24 06 26
Email contact@aufildesperles.fr Site internet www.aufildesperles.fr
Horaires d'ouverture Du mardi au samedi de 12h00 à 19h00.

Au Fil des Perles



CIRE TRUDON

Confidentielle et innovante, Cire Trudon exprime son talent grâce aux gestes de ses artisans, maîtres-ciriers et souffleurs de verres. Les matières sont travaillées étape après étape, dans le respect des traditions. La cire est coulée, la mèche tissée, le verre soufflé pour proposer des pièces uniques.

Une pâte à bougie composée de matières végétales, offre un mélange unique, miscible avec le parfum qui nous invite à un véritable voyage des sens. Cette cire naturelle, dont le centre est traversé par une mèche tissée dans un coton pur, permet une combustion parfaite et durable de plus de 70 heures et garantit aux bougies Trudon une qualité inégalée.

Un verre à bougie, présent précieux, tout à fait singulier, enveloppe la cire. Fabriqués artisanalement à Vinci, en Italie, chaque verre est une pièce unique et intemporelle portant les armes de Trudon sur étiquette d'or. Fabriqués à la main, ces verres précieux préservent et diffusent les senteurs exclusives de la Maison Trudon qui revisitent l'histoire des portes de l'orient à l'occident en révélant des sillages formés d'accords uniques..

78, rue de Seine - Paris 6^e Tel +33 (0)1 43 26 46 50
Email boutique@ciretrudon.com Site internet www.ciretrudon.com
Horaires d'ouverture De 10h à 19h, chaque jour sauf le dimanche. Fermé les lundis du mois d'août.

ÉLÉONORE EMALDI

La plus Parisienne des stylistes italiennes a fait ses armes chez Ungaro et Dior pour parfaire son art. Depuis 12 ans sa boutique écrin propose, pour celles qui apprécient le raffinement au quotidien, des collections en petite série ou des créations sur mesure réalisées en Italie. La beauté et l'association de ses matières sont la source de son inspiration.
L'accueil et le conseil en relooking en font une adresse incontournable et précieuse dans le prêt à porter.

5, rue de Tournon - Paris 6^e Tél +33 (0)1 40 46 02 90 - Fax +33 (0)1 40 99 95 73
Email emaldisar@yahoo.fr Site internet www.emaldi.fr
Horaires d'ouverture Le lundi de 14h à 19h et du mardi au samedi de 11h à 19h



ÉTAINS DU CAMPANILE

Orfèvrerie d'étain

Passionnés de l'Étain brillant massif en travail de fusion. Venez redécouvrir cette matière et son histoire.

Des cadeaux pour toutes occasions : mariage, baptême, naissance, 10 ans de mariage (noces d'étain).
Personnalisation pour cadeaux d'affaires, trophées. Service gravure classique.
Restauration de pièces anciennes, polissage, réparation.

95, rue de Seine - Paris 6^e Tél +33 (0)1 40 46 84 60 ou +33 (0)1 39 89 72 46
Email info@etainsducampanile.com Site internet www.etainpassion.com
Horaires d'ouverture Du lundi au samedi de 11h30 à 19h00.

L'Autre Monde

les États & Empires du Baroque



L'AUTRE MONDE

Un espace consacré à la culture baroque à Paris

Les Editions Jean-Paul Combet sont heureuses de vous annoncer l'ouverture d'un lieu sans équivalent, entièrement dédié aux expressions culturelles de la période baroque. Vous y trouverez livres, disques, DVD, illustrant toutes les facettes des XVII^e et XVIII^e siècles, ainsi que leurs origines et prolongements.

Nouvelle initiative du fondateur du label Alpha, L'Autre Monde vous propose notamment l'intégralité de ce catalogue de disques, considérés comme "aussi beaux à voir qu'à entendre" par la presse. A la fois libraire et disquaire, L'Autre Monde se démarque des modes et stéréotypes du commerce de la culture, qui cloisonnent les genres, pour explorer les différents aspects de "l'esprit baroque", d'hier et d'aujourd'hui.

3, rue Crébillon - Paris 6^e Tél +33 (0)1 46 34 88 65 - Fax +33 (0)1 46 34 06 13
Email n.b@editionsjpc.com Site internet www.editionsjpc.com
Horaires d'ouverture Du mardi au samedi de 10h00 à 13h00 et de 14h00 à 19h00.

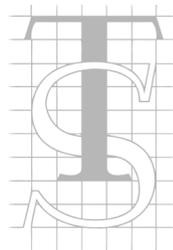
TYPODEON

Typodéon, maison fondée en 1888, est l'un des derniers endroits de Paris à pratiquer la Typographie, c'est à dire la composition manuelle avec des caractères plomb. Au coeur du quartier latin, le repaire des éditeurs, Patrick Parakian et ses compagnons révèlent un savoir-faire artisanal inestimable : cartes de visite, tampons, pinces à sec, faire-part de mariage et de naissance.

Chacun des travaux est réalisé avec un soin méticuleux dans l'atelier de la boutique. On propose aussi de l'impression offset ou numérique au meilleur rapport qualité prix.

Typodéon l'alliance subtile entre modernité et tradition.

6, rue de Monsieur le Prince - Paris 6^e Tél +33 (0)1 43 26 03 31 - Fax +33 (0)1 43 54 36 03
Email typodeon@hotmail.com Site internet www.typodeon.fr
Horaires d'ouverture Du lundi au vendredi de 8h30 à 12h30 et de 13h30 à 18h00.



LIBRAIRIE THOMAS-SCHELER

Bernard & Stéphane Clavreuil

Dirigée par Bernard et Stéphane Clavreuil, la Librairie THOMAS-SCHELER est spécialisée dans les beaux livres et les manuscrits du 13^e au 19^e siècle. Elle s'occupe principalement de livres attachés à l'histoire des idées, aux éditions originales des grands textes littéraires et philosophiques, mais aussi aux découvertes médicales, scientifiques et géographiques. Ainsi Montaigne, Pascal, Diderot côtoient-ils Galilée, Copernic, Christophe Colomb, Magellan, Bougainville, Ambroise Paré ou Claude Bernard.

19, rue de Tournon - Paris 6^e Tél +33 (0)1 43 26 97 69 - Fax +33 (0)1 40 46 91 46
Email basane@thomas-scheler.fr
Horaires d'ouverture Lundi au samedi de 10h à 13h et de 14h30 à 19h (lundi & samedi à 18h)

BAGHÈRE

Haute Couture Enfant

BAGHERE a le style accompli des trente ans de carrière de Sylvie Loussier dans le monde de la mode pour tout-petits et l'iconoclasme raffiné de sa personnalité. Elle vous invite à découvrir les matières naturelles et nobles de sa collection et les combinaisons audacieuses de formes et de couleurs qui confèrent à l'ensemble de sa boutique une modernité tendre.

17, rue de Tournon - Paris 6^e Tél +33 (0)1 43 29 37 21 - Fax +33 (0)1 42 96 20 96
Email baghere@baghere.com Site internet www.baghere.com
Horaires d'ouverture Du mardi au samedi de 11h00 à 19h00. Lundi de 14h00 à 19h00.

LES OLIVADES

Textiles et accessoires pour une décoration personnalisée, spécialité de tissus imprimés ou unis vendus prêt à poser ou confectionnés sur mesure. Gamme de linge pour une table raffinée et exclusive aux couleurs du sud. Canapés, tables basses, miroirs et lampes en accompagnement.

1, rue de Tournon - Paris 6^e Tél +33 (0)1 43 54 14 54 - Fax +33 (0)1 44 07 01 97
Site internet www.lesolivades.fr
Horaires d'ouverture Du lundi au samedi de 10h30 à 19h00

DAVID HICKS FRANCE

L'univers unique du célèbre décorateur londonien. Aujourd'hui Marie-Dominique Cunaud continue la légende DAVID HICKS.

12, rue de Tournon - Paris 6^e Tél +33 (0)1 55 42 82 82 - Fax +33 (0)1 55 42 82 89
Email : info@davidhicksfrance.com Site internet www.davidhicksfrance.com
Horaires d'ouverture Du mardi au vendredi de 11h00 à 18h00. Samedi sur rendez-vous

HISTOIRE DE L'ÉTAİN BRILLANT

un destin mouvementé.

par Patricia Zirilli - Les étains du campanile.

Connu depuis la plus haute antiquité, l'étain "stannum" en latin est certainement le premier métal exploité par l'homme. A faible profondeur, l'extraction en est aisée. Son point de fusion est de 232°C, un bon foyer suffit donc pour le travailler.



C'est en Chaldée et en Egypte dès la IV^e dynastie (2700-2500 av. J.-C.) que fut utilisé l'étain en alliage avec le cuivre, pour couler le bronze.

Ensuite les Phéniciens, puis les Carthaginois, maîtres de la mer, organisent le riche commerce de ces deux métaux : la richesse des gisements découverts en Inde et sur l'île de Ceylan a permis d'approvisionner toute l'Europe, mais en corollaire, le transport du précieux minerai d'étain a suscité beaucoup de convoitise.

Afin de tenter de découvrir des mines plus proches, le bassin méditerranéen en étant dépourvu, les Carthaginois ont cherché de nouvelles sources d'approvisionnement, et franchissant les colonnes d'Hercule, ils découvrirent des mines en Espagne. De là, remontant les côtes de la Gaule, jusqu'en Bretagne, ils atteignirent l'Angleterre et les gisements de Cornouailles.

Dans le but de protéger leur monopole, ils gardaient secrètes leurs routes maritimes, répandant même, selon la légende, de faux récits de voyage et n'hésitant pas à envoyer par le fond les navires concurrents qu'ils croisaient. Ils préféraient s'engager dans de fausses directions et échouaient même leurs propres navires s'ils étaient suivis, plutôt que révéler à un concurrent la route des îles "Cassitérides"

Après la chute de Carthage, Rome reprend bientôt à son propre compte le commerce de l'étain et ces îles mythiques devinrent l'une des principales réserves pour toute l'Europe. Afin d'en faciliter le transport, le métal était fondu sur place et façonné en petits et grands lingots nommés Saumons d'Angleterre poisson dont ils ont la forme. (SALMON, *L'Art du Potier d'Étain*)

En France l'exploitation de l'étain est connue depuis l'époque gallo-romaine dans les granites d'Echassières, de Montebas, de la Villeder ainsi qu'à Abbaretz et St Renan. À ce jour, et à cause de l'épuise-

ment des gisements européens, le minerai provient principalement de Malaisie, d'Indonésie, du Congo, de Bolivie, de Russie, et de Chine.

Déjà dans *L'Iliade*, Homère stipule que l'étain très fin était utilisé sur les boucliers, casques, jambières et chars des héros grecs afin d'aveugler les assaillants par la réflexion des rayons du soleil sur le métal. Les artisans employaient la technique de l'incrustation, car ce "métal blanc" ou étain, très malléable est aisé à insérer dans les ciselures d'abord réalisées sur l'or ou le cuivre, choisis comme base de l'ouvrage à cause de leur dureté et de leur couleur.

Le fabuliste Thomas Iriarte se moque "Un petit-maître, renommé pour son goût et sa munificence, offre à son amante une simple boucle d'étain : "Le bel argent ! dit la dame. Le bel éclat !" Que de lecteurs, semblables à elle, applaudissent aux sottises que lâche un auteur réputé !"

La souplesse de l'étain permet, par ailleurs, de le mouler facilement et d'obtenir des décors en relief reproductibles en de nombreux exemplaires, à l'instar du procédé mis au point par les céramistes gallo-romains pour les poteries sigillées.

À la Renaissance, François Briot, "potier d'étain" créateur de modèles lui donna ses titres de noblesses par des créations extrêmement élégantes en travail de fusion. À la même époque la concurrence vient de la production abondante et infiniment moins chères de la Majolique, cette faïence italienne de Gubbio, d'Urbino ou de Faenza, dont la coloration brillante et les sujets très variés faisaient tort aux réalisations en étain et cela pendant tout le XVII^e siècle. Le goût évolua alors vers les belles faïences françaises de Rouen et de Nevers pour se porter finalement vers le verre de Murano. Dès lors Colbert, afin de casser ce monopole, créa la manufacture Royale des Glaces. L'utilisation du verre prit son plein

essor, et peu à peu, les potiers n'eurent plus à fabriquer d'ustensiles en étain.

Pourtant, c'est au XVIII^e siècle que l'étain connaît son apogée. À la fin de son règne Louis XIV, par ses guerres successives, épuisa les ressources financières de la France. Pour surmonter ces difficultés et réalimenter les caisses du royaume, le roi demanda à tous ses sujets, par les édits de 1689 et 1709, de faire fondre leur vaisselle d'argent. Par la disparition de la quasi-totalité de cette orfèvrerie, l'étain acquiert ses titres de noblesse et vient orner vaisseliers et tables des princes, de l'aristocratie et de la grande bourgeoisie française en reprenant les modèles d'argenterie "à la façon d'argent".

Puis, les travaux des anglais Henri et George Elkington publiés en 1836 et perfectionnés en 1840 par un français, le baron Henri de Ruolz-Montchal, permettent "l'argenterie" par galvanisation (procédé par dépôt électrolytique) sur des métaux moins nobles. "L'aspect argenterie" ainsi démocratisé supplante l'étain.

Au début du XX^e, les styles Art Nouveau et Art Décoratif utilisent encore l'étain pour les arts de la table ; mais dès 1960, celui-ci perd son usage utilitaire pour devenir principalement objet décoratif. C'est ainsi qu'il subit de nombreux outrages. La mode étant alors aux patines sombres et au goût "châumière rustique", l'étain n'échappe pas à la règle et subit le même sort. Lors de leur fabrication, les pièces sont "vieilles" artificiellement par oxydation, ou pire encore, par apport de plomb dans l'alliage. Pour palier à la nocivité, une réglementation s'avéra nécessaire et fut instituée dès 1976. À ce jour la norme établie par l'Union Européenne et par les États-Unis interdit l'adjonction de plomb et de cadmium

Souhaitons que le XXI^e siècle marque le retour de l'étain véritable, sensuel, sophistiqué et lumineux.



JUGETSUDO

l'endroit d'où l'on regarde la Lune



par Jugetsudo

La première Maison de thé japonais Jugetsudo à Paris, ouverte par Maki Maruyama, héritière de la Maison Maruyama

La culture du thé au Japon est de longue tradition. Introduite par un moine bouddhiste nommé Saichō au IX^e siècle, elle y a trouvé des collines propices, couvertes aujourd'hui d'un manteau vert d'arbrisseaux plantés en rangées harmonieuses, à hauteur des mains expertes qui en cueilleront les sommités.



Un peu d'histoire...

Vision unique que ces hautes terres de Kegawa à Shizuoka, près du mont Fuji, première région de culture de thé japonais, connue pour l'excellence de sa production théière. Ici, la différence de température entre le jour et la nuit, et le climat montagneux rafraîchi par les brumes du matin réunissent les meilleures conditions pour produire les crus de thés Jugetsudo aux goûts, aux arômes et à la couleur sans pareil.

Tous les thés japonais sont des thés verts. Les variétés de théiers *sencha*, le moment de la cueillette, le degré de maturité des feuilles et bourgeons cueillis, l'exposition à la lumière et à l'humidité des théiers, les lieux de provenance, la présentation en feuilles ou en poudre font la variété des thés proposés, comme on le verra dans les fiches qui suivent.

La récolte a lieu dès la fin d'avril. Les feuilles récoltées sont aussitôt transportées à l'usine où elles sont vivement chauffées, jadis au four, aujourd'hui à la vapeur. La chaleur neutralise en effet l'action d'enzymes contenues dans les feuilles qui aurait conduit à une oxydation et à une fermentation du produit. Le thé acquiert au cours de cette opération sa belle couleur vert clair, la complexité de ses arômes et de ses saveurs.

Devenues plus souples sous l'action de la chaleur, les feuilles subissent ce que l'on appelle le roulage, ou malaxage, pendant trente minutes, sous une pression croissante, et prennent la forme et l'aspect de thé prêt à être infusé. Elles sont enfin vannées puis séchées très vivement, à 80°-90°C, selon un temps plus ou moins long, selon les nuances de parfum et de saveur désirées par les maîtres d'œuvre.

Des variations dans les techniques de roulage, de vannage, de séchage, procureront au final des thés variés de forme et d'aspect. La saveur du thé vert japonais n'en sera que plus subtile, adaptée aux goûts des amateurs et aux moments de dégustation.

Il ne reste plus, après ces opérations, très techniques, très précises, mais très simples, et qui ne mettent en jeu que la chaleur, l'eau et l'air, qu'à emballer et à livrer aux clients un produit aussi naturel que délicieux et bienfaisant : le thé vert japonais.

Les vertus du thé vert japonais : un plaisir doublé de bienfaits

La petite cérémonie qui entoure la préparation et la dégustation du thé a toujours, qui ne le sait ? un effet apaisant et relaxant. Vient s'ajouter au calme perçu pendant ce moment les propriétés éprouvées du thé vert,

propres à sa nature : il renforce les défenses du corps contre les radicaux libres avec ses antioxydants ; il embellit la peau et aide à lutter contre les infections grâce à la vitamine C, mais aussi B1 et B2, qu'il contient ; on lui attribue des propriétés préventives anticancer et il aide à limiter le taux de cholestérol par sa teneur en catéchine ; il agit contre l'hypertension, renforce la mémoire, possède un effet relaxant de par la théanine ; et les flavonoïdes préviennent la mauvaise haleine, alors ! Et il y a encore des sels minéraux, de la saponine, on n'en finirait pas ! Buvez donc du thé vert japonais... Encore faut-il savoir le préparer.

La cérémonie du thé

L'histoire de la cérémonie du thé remonte au XII^e siècle. Elle n'est pas seulement une préparation de la poudre de thé vert Matcha. Il s'agit d'atteindre la sphère de la spiritualité. Harmonie, respect, pureté et tranquillité d'esprit.

Retournons au IX^e siècle : les moines japonais, après un séjour d'études dans les grands monastères en Chine, rentraient au Japon, apportant dans leurs bagages les précieuses feuilles de thé vert.

Au fil du temps, la cérémonie du thé, réservée aux aristocrates, se figea selon un mode

très solennel. Enfin Sen no Rikyu vint : ce grand Maître du thé, qui vivait au XVI^e siècle revisita et démocratisa la cérémonie du thé dans une forme simple et désormais immuable, que le peuple japonais adopta et pratiqua avec ferveur. Sen no Rikyu la célébra dans un petit pavillon rustique avec des objets modestes et discrets. C'était, mis en actes, tout l'esprit zen de simplicité et de méditation.

Pendant la cérémonie du thé, tous les gestes du Maître de thé et des invités sont importants. Le Maître de thé purifie la longue cuillère avec un linge de soie, fait chauffer l'eau à la bonne température, dépose la poudre de Matcha dans un bol avec une

cuillère en bambou, verse l'eau chaude et fait mousser eau et thé Matcha à l'aide d'un petit fouet en bambou.

Pour les invités, apprécier la pâtisserie servie sur le papier traditionnel japonais, qui est une sorte de "mise en bouche" suave. Puis le thé, en quelques gestes précis et immuables : faire tourner le bol dans ses mains pour en apprécier la beauté et la partager avec les autres invités, déguster en trois gorgées et demie...

Pour tous les accessoires de la cérémonie du thé, les Maîtres de thé recherchent la beauté des objets les plus humbles : bol (*Chawan*), bouilloire (*Chagama*), boîte à thé

(*Natsumé*), fouet en bambou (*Chassen*), poteries aux formes simples et épurées, etc...

Jugetsudo By Maruyama nori vous invite à la tradition de la cérémonie du thé. Après une démonstration de la cérémonie du thé, chaque participant déguste le thé Matcha dans le respect de la tradition, qui est sereine et grave, mais pas ennuyeuse du tout, et même gaie !

Expérience mystique pour certains, apaisante pour tous, délicieuse en tout cas : la saveur, la douceur, la "texture" du thé Matcha sont exquises. Ou comment éliminer son stress et accéder à un univers serein par le bonheur de tous les sens.

Le culte de la nature n'est pas une expression vaine pour les Japonais. Ils savent en goûter les dons — première neige, cerisiers en fleurs —, en aménager la beauté — jardins, création de bonsaï, de bouquets —, ils cultivent la science du paysage. La splendeur de cette mer verte que forment les rangées de théiers dans les jardins de thé en est un témoignage. Les Japonais trouvent du plaisir à contempler un reflet dans l'eau, les saisons dans leur passage. Pour le contemplatif, c'est la nature dans sa totalité qui est contenue dans ce reflet ou dans l'évocation : le plus petit objet contient tout entier le plus vaste paysage. Tel est le vrai sens d'une simple tasse de thé : la présence, dans l'infusion verte, de toute la nature. Tout ce qui la compose s'y retrouve dans sa totalité : senteurs, goûts, paysage, tiédeur, fraîcheur, imagination, culture. Une tasse de thé japonais, c'est la nature japonaise entière, dans tous ses aspects, et à la fois toute une culture raffinée. Art du thé et esprit zen du thé vert... Sen no Rikyū, maître du thé japonais de l'école *wabi* ("raffinement sobre et calme"), a rapproché dès le XVI^e siècle, la cérémonie du thé de l'esprit du zen et il en a codifié le déroulement. Pour le fondateur, l'esprit de la cérémonie du thé et celui du zen se rejoignent naturellement dans le *cha zen ichi-mi* (*cha* signifiant thé en japonais). Il suffirait donc de faire le thé en mobilisant ses cinq sens, de le goûter avec recueillement, pour rejoindre, par le *cha zen* dont se réclame Jugetsudo, toute l'expérience du zen. Traditionnellement, les moines zen trouvent dans la consommation de *matcha*, thé vert en poudre, un apport en vitamines qui aide à les maintenir en éveil pendant les méditations.

Nori, en japonais, signifie algue. D'où le nom de l'actuelle maison de négoce d'algues séchées Maruyama Nori, antique maison fondée en 1854, sous son premier nom de Kawaguchi-ya, dans le quartier de Nihonbashi, à Tokyo (qu'on appelait encore, comme autrefois, Edo). Le fondateur, Hikobei Tsushima, approvisionnait les aristocrates de

Kyoto, fins gourmets, d'algues parfaites. La réputation de ses produits s'établit et s'étendit. Innovateur, Hikobei conditionnait les algues non plus dans les pots de céramique traditionnels mais dans de modernes boîtes de fer-blanc. Le produit y gagnait en qualité, le maître mot de la maison, devenue Maruyama Nori en 1948, et appartenant toujours à la même famille.

Aujourd'hui Maruyama Nori, dont le président est M. Kuniji Maruyama, fournit en algues quelque trois mille restaurants de dans tout le Japon et une bonne dizaine de restaurants étoilés du Guide Michelin Tokyo en 2007. En 1980 a été créée, au sein de la maison, la marque de thé japonais Jugetsudo, selon les mêmes critères de très grande qualité et d'innovation. C'est là le plus bel héritage du vieux négoce de *nori* : transmettre à la clientèle, par la grâce du thé, un certain esprit du goût japonais, garant de valeurs authentiques et de saveurs délicates.

Ouverte en 2003 à Tokyo, dans le quartier de Tsukiji, à l'ombre de la maison mère, la Maison de thé japonais Jugetsudo permet de déguster un délicieux thé vert japonais dans un décor naturel et une atmosphère japonaise harmonieuse.

Désormais exportée, la gamme de thés verts Jugetsudo affirme sa présence à Paris avec l'ouverture en octobre 2008 de la Boutique Maison de thé Jugetsudo, située au 95, rue de Seine, dans le VI^e arrondissement. L'ouverture de la Boutique de thé est encore une façon de célébrer le cent cinquantième anniversaire des relations franco-japonaises. En s'associant aux commémorations du traité de paix, d'amitié et de commerce signé entre la France et le Japon en 1858, Jugetsudo souhaite contribuer, à sa manière, à une meilleure connaissance réciproque de ces deux pays.



L'ART DU CIRIER

La maison Trudon
des prémices à nos jours



par Cire Trudon
Anciennement Manufacture Royale de Cire.

En 1643, un marchand nommé Claude Trudon arrive à Paris. Par un heureux mariage, il devient propriétaire d'une boutique de la rue Saint-Honoré, dans le quartier de Saint Roch...

Histoire de la Maison Trudon

Épicier, Claude Trudon est aussi marchand-grossier ou cirier et fournit à ses clients des chandelles pour l'éclairage domestique et des cierges pour la paroisse. Les bougies sont fabriquées maison, chacun développant son savoir-faire. Au seuil du règne de Louis XIV, Maître Trudon crée ainsi une première petite manufacture familiale qui portera son nom et fera la fortune de ses héritiers. Son fils Jacques devient à son tour un droguiste-cirier et entre dans le sillage de la cour de Versailles, en 1687, sous le titre d'apothicaire distillateur de la reine Marie-Thérèse, épouse du Roy.

À cette époque, la cire fait l'objet de toutes les attentions : soigneusement récoltée sur la ruche, elle est blanchie par l'action répétée de l'eau après la fonte qui entraîne les impuretés. Séchée par la suite en plein air sous forme de longues lamelles, la cire prend alors une couleur blanche, éclaircie par l'action naturelle des rayons du soleil, dont la flamme, en brûlant, illumine les bords translucides. Au XVIII^e siècle, en 1737, l'héritier des Trudon, Hierosme Trudon rachète une des plus célèbres fabriques de cire de l'époque, appartenant au seigneur Pean de St-Gilles, manufacture royale de cire. Pean de St Gilles est alors Cirier Ordinaire du Roi. Fort de son expérience familiale, Hierosme met son art au service du développement de cette vaste usine-atelier.

Très exigeant, il produit alors une cire de très haute qualité, sélectionnant les meilleures récoltes de ruches du royaume, directement auprès des paysans et leur réservant les meilleurs et plus longs traitements. La

qualité des eaux filtrées par les gypses qu'il utilise pour laver la cire est aussi la garante de leur pureté. La manufacture importe les cotons les plus fins pour fabriquer des mèches dont la combustion est propre et régulière : les chandelles Trudon, si parfaites et blanches, brûlent longtemps, sans crépitement, elles ne tremblent ni ne fument ! Elles sont déjà le comble du luxe...

La maison fournit la cour de Louis XIV, ainsi que les grandes églises de France. Plus d'une centaine d'ouvriers oeuvrent alors dans un vaste bâtiment – inscrit à l'inventaire des Monuments historiques – à Antony.

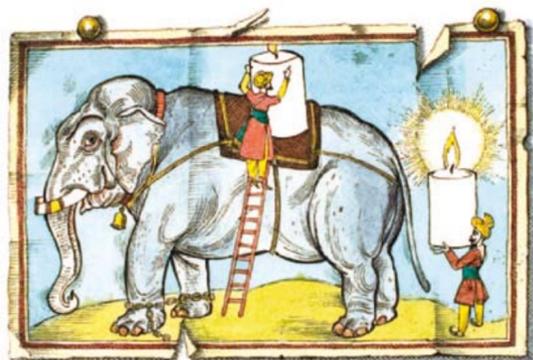


Illustration du parfum *Chandernagor*, dessin de Lawrence Mynott.

Trudon est devenue la plus belle manufacture de cire du royaume ! En 1762, dans son ouvrage encyclopédique, l'art du cirier, l'ingénieur Duhamel du Monceau fait l'éloge du talent des Trudon et donne la manufacture en exemple. La devise latine et le blason sculptés en bas relief ornent depuis longtemps la pierre du bâtiment de la grande fabrique : un décor de ruches et d'abeilles enrichi d'une devise magnifique :

Deo regique laborant (elles travaillent pour dieu et pour le roi). Cette excellence vaudra à Charles Trudon d'être anobli par le Roi Louis XVI et de devenir le Comte Trudon des Ormes. Les archives de la maison Trudon conservent toujours les anciennes recettes, les outils de fabrication et de blanchiment de la meilleure des bougies : romaines de fer forgé, bassines de fonte du XVII^e siècle... Sur les calibres de bois marqués aux armes royales et destinés à former la bougie, on lit encore certaines indications qui attestent de ce passé d'excellence : Cierge paschal pour la Chapelle du Roy à Versailles, Bougies de nuit pour le Roy...

La maison Trudon fournira Versailles jusqu'aux derniers instants de la monarchie : durant sa captivité, Louis XVI s'éclairera avec les chandelles de son ancienne manufacture royale de cire. Le blason et sa devise resteront cachés sous une couche de mortier afin d'échapper à la fureur révolutionnaire...

Grâce à la qualité de ses réalisations, la Maison de Cire Trudon survit à cette période agitée, de fin de l'Ancien Régime à l'Empire.

Elle survivra aussi, au siècle suivant, à l'arrivée du gaz pour l'éclairage domestique et à la naissance de la Fée Électricité !

La manufacture obtiendra même, en 1889, une médaille d'or à l'exposition universelle et d'autres récompenses pour l'intelligence de son savoir-faire, toujours aussi innovant.

Aujourd'hui encore, la Maison de Cire Trudon reste le fournisseur de cierges de nombreuses églises, comme l'église Saint-Roch à Paris, qui n'a cessé de brûler ses cierges depuis 1643.



Illustrations de Lawrence Mynott. De gauche à droite, et de bas en haut : vignettes pour les parfums Mademoiselle de La Vallière, Nazareth, Spiritus Sancti, Trianon, Roi Soleil, Pondichéry, La Marquise, L'admirable, Dada, Empire, Carmélite, Abd El Kader, Balmoral et Odalisque.

La manufacture vend ses produits en France comme à l'étranger. Elle fabrique des bougies pour les plus grandes marques françaises et internationales, ainsi que pour des palaces et restaurants étoilés.

BOUGIES TRUDON

L'excellence de la cire végétale

La Maison Trudon présente aujourd'hui une ligne haut de gamme de bougies végétales parfumées qui jouent à nous éclairer sur notre histoire parfumée.

Des fastes de l'Ancien Régime aux raffinements des lumières, de la pompe impériale au Paris de la Belle époque, de l'Orient rêvé des peintres aux jeux surréalistes, jusqu'à aujourd'hui : les senteurs de la Maison Trudon revisitent un instant de l'Histoire, mettent en lumière la petite légende du goût, des plaisirs et de l'esprit, à la Française.

La Maison Trudon présente un verre à bougie tout à fait singulier, à la couleur profonde et présentant un profil au chic irrégulier.

Moulé de façon artisanale, à Vinci, en Italie, ces verres précieux préservent et diffusent les senteurs exclusives de la Maison Trudon. Chacun est une pièce unique, portant les armes de Trudon sur une étiquette dorée.

L'expérience plusieurs fois séculaire de la Maison Trudon en fait une manufacture cirière au savoir-faire inégalé. Savante et exigeante, la Maison Trudon puise tout son talent aux gestes des maîtres ciriers sans cesser d'innover pour parfaire ses cires.

La maison Trudon détient un secret de fabrication : une pâte à bougie réalisée avec des matières végétales, formant un mélange unique, miscible avec le parfum, et permettant une combustion parfaite et durable.

Les mèches des bougies et des cierges sont en coton et tous les composants naturels sont sans danger pour les utilisateurs. Les bougies ne contiennent aucune des substances de la liste OSPAR citée par Greenpeace. Aucun métal lourd ou pesticide n'entre dans leur composition.

La maison Cire Trudon a demandé à Lawrence Mynott, peintre et illustrateur Anglais, connu pour l'esprit et la grande qualité de ses dessins, de bien vouloir illustrer sa gamme de parfums.

Lawrence Mynott est l'un des illustrateurs et portraitistes les plus doués de sa génération. Diplômé des célèbres Chelsea School of Art et The Royal College of Art, Lawrence Mynott a reçu les Gold et Silver awards de D&AD. Ses œuvres sont présentes à la Royal Society of Portraits Painters et à la National Portrait Gallery de Londres.

CONSEILS D'UTILISATION DE VOTRE BOUGIE

1. Afin d'apprécier votre bougie au maximum, nous vous recommandons de brûler votre bougie jusqu'à ce que toute sa surface soit liquide.
2. Ne pas laisser brûler votre bougie plus de 3 heures à la fois durant le premier tiers de la bougie et de 1 à 2 heures à la fois durant le reste.
3. Ne jamais laisser une bougie brûler sans attention. Placez votre bougie à l'abri des courants d'air. Gardez vos bougies hors d'atteinte des enfants, rideaux et animaux domestiques.



4. Si la mèche se désaxe, recentrez-la délicatement, lorsque la cire est encore fondue.
5. Si de la fumée apparaît, coupez la mèche. Celle-ci doit toujours être propre et ne pas faire plus de 6mm.
6. Protégez la surface sur laquelle est posée votre bougie (avec une assiette, par exemple).
7. Afin de protéger le verre, ne brûlez pas votre bougie jusqu'au bout, laissez toujours au moins 1/2 centimètre de cire non-fondue.



ET SON PARLAIT DU DIAMANT

par Dominique Gaulme
Journaliste – Le monde comme il va / lemondcommeilva.com

Pour la plupart d'entre nous, l'histoire de France se résume à quelques idées simples assorties de dates piochées ici et là, dans les études parfois, dans les romans d'Alexandre Dumas et dans quelques fresques cinématographiques ou télévisuelles. La Reine Margot a le visage d'Isabelle Adjani, François I^{er} gagne une bataille à Marignan en 1515 et la frivole Marie-Antoinette dépense l'argent que la France n'a plus en collier(s). Il semble bien pourtant que la reine qui a le plus dépensé en pierres précieuses, parures et perles soit Marie de Médicis.

D'elle on sait qu'elle tenta, avec le Palais du Luxembourg, de rebâtir son Palais Pitti florentin à Paris, et, sur ses portraits, elle est couverte de perles énormes et de diamants magnifiques. L'inventaire de ses bijoux personnels décrit "un fabuleux ensemble de bijoux" et démontre la prééminence effective du diamant sur les autres pierres précieuses. On y dénombre "11 538 diamants de toutes dimensions et formes" auxquels s'ajoutaient "4000 petits diamants non comptés". Impossible de savoir ce qui était considéré à l'époque comme "petit" ...

"Petit" on ne sait pas mais, pour ce qui est de l'aspect, son incroyable collection ne ressemblait sans doute en rien à ce que nous imaginons. Interrogé à ce sujet, Elie Saghbini, tailleur de diamants et Meilleur Ouvrier de France, nous a raconté la lente évolution de la taille, de la taille "naïve" au brillant en passant par la taille ancienne et la rose simple et/ou couronnée !

Si le brillant n'a pas toujours existé, le diamant n'a pas toujours été non plus "le meilleur ami de la femme" quoiqu'il ait chanté Marilyn Monroe. A l'origine, il est même carrément masculin, c'est la pierre "invincible" (adamas en grec) celle que l'homme ne peut tailler. On l'offre aux guerriers, aux conquérants comme Gengis Khan. C'est la parure des maharadjahs. En France, Louis XIV est un collectionneur passionné : on lui connaît le "Sancy", le plus gros diamant blanc d'Europe (56 cts) qu'il portait généralement à son chapeau et le "diamant bleu" (112 cts) qui servait d'épingle à ses cravates de dentelles. Détail intrigant et romanesque : on est à peu près sûr que ce dernier a refait surface après le vol du Garde Meuble de 1792 et qu'aujourd'hui il est connu sous le nom de diamant Hope, le fameux diamant maudit ! D'un poids de 112 cts à l'origine, il a été retaillé et n'en fait plus que 75 ct, sagement posé sur son coussin de velours du Smithsonian Institute où il ne peut plus porter malheur.

Quoi qu'il en soit, il a fallu attendre le début du XX^e siècle, et Marcel Tolkowsky pour que soit définie la "taille idéale", le



Le tailleur de diamants Elie Saghbini, Meilleur Ouvrier de France.

fameux brillant, résultat d'essais et de tâtonnements qui duraient depuis 80 ans environ : 57 facettes avec des angles, des symétries et des proportions intangibles qui font que toute la lumière qui entre par la table soit renvoyée vers notre œil.

Donc, au temps de Marie de Médicis, les diamants avaient un éclat plus doux. La taille "naïve" était un polissage qui ne s'éloignait guère de la forme originelle octaédrique : "Comme une princesse qui ne serait pas facetée" explique Elie Saghbini.

"Quant à la taille dite "ancienne", elle ressemble à un coussin, carré, pas très régulier ni symétrique avec une grande ouverture de culasse, une facette en plus sous la pierre, qui donne l'illusion d'un trou noir puisque la lumière ne s'y réfléchit pas."

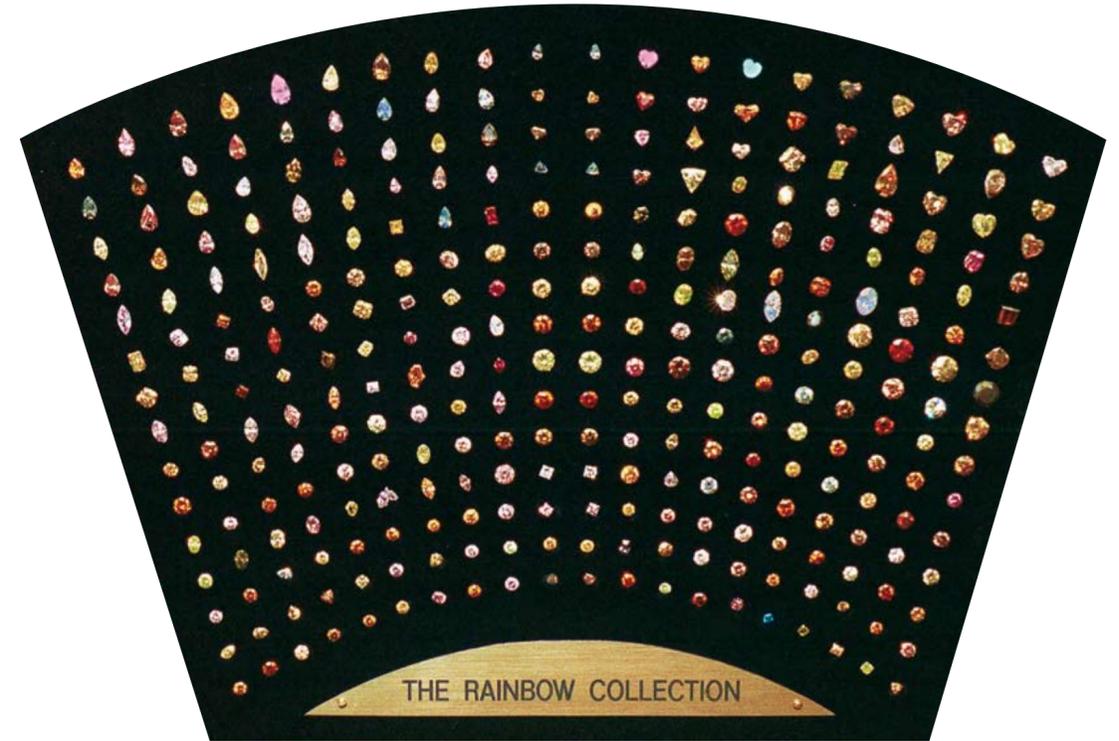
Il est intéressant de remarquer qu'aujourd'hui il existe un engouement pour ces pierres moins parfaitement taillées, moins formidablement scintillantes. Elie Saghbini fait parfois des fausses tailles anciennes, "du faux pas symétrique et pas très bien fait". On lui demande aussi des "roses" et pour qu'elles fassent anciennes, il doit les

raayer un peu, les "égriser" avec un autre diamant, puisque seul le diamant peut attaquer le diamant. Il s'agit parfois de remonter une parure dépouillée de ses pierres au fil des années et des problèmes d'argent. On lui apporte un squelette de diadème et c'est à lui de lui redonner sa beauté et son charme d'antan... Cela ne manque pas d'ironie quand il se souvient du relatif mépris pour la taille rose qui lui a été enseigné : la taille rose c'est ce que l'on fait avec des "chutes de clivage", c'est-à-dire les petites lamelles qui restent après que le cliveur ait ôté tout ce qui est fêlure naturelle et autre "glace" pour tailler un brillant. Et il ajoute que "pour renvoyer de la lumière, une rose doit être posée sur du "clinquant", une feuille d'aluminium qui fait miroir."

Mais le gros du marché du diamant aujourd'hui n'a que peu à voir avec ces raffinements d'esthète. Pierre G., diamantaire, nous confirme qu'à 75%, les clients veulent un brillant rond : le solitaire pour les fiançailles reste indétronable ! Du coup, le brillant rond qui est le plus demandé et qui perd jusqu'à 60% de son poids à la taille est le plus cher. "On commence par du classique, bagues de fiançailles, alliance et parfois boucles d'oreille et ensuite on s'autorise une poire en pendentif ou une marquise en bague".

Mais il insiste sur le fait qu'il ne faut pas attendre d'un diamant qu'il rapporte de l'argent, à l'inverse de la célèbre escroquerie des années 1975 à 1982 qui promettait une plus-value de 10% par an. "On ne fera jamais une mauvaise affaire avec du diamant, on récupère toujours ses billes" mais "il faut que ce soit d'abord du plaisir comme avec un tableau que l'on met à son mur et que l'on aime contempler". C'est un "patrimoine" que l'on peut transmettre sans idée de faire une opération financière.

Ces derniers temps, le prix du diamant a suivi le cours de l'or et comme la demande est plus importante que l'offre, le marché est très porteur. On note aussi l'arrivée de nouveaux consommateurs, les pays dits émergents, le Brésil, la Russie, l'Inde, la Chine et la Corée.



Pierre G. explique : "On manque de marchandise car il est arrivé de nouveaux intervenants, les Chinois en particulier. Pour eux, il faut avoir du diamant. Du très pur. On commence par un petit et à mesure que l'argent rentre, on l'échange pour un plus gros. C'est leur manière de thésauriser. Les Chinois sont donc très demandeurs, comme les Indiens. Les Russes en achètent beaucoup aussi mais ils en produisent..."

En ce qui concerne la taille du diamant, les grands centres sont bien sûr Anvers, mais aussi Tel Aviv, Bombay et New-York. Il faut savoir que la dynastie Tolkowsky se porte bien et que Gabi Tolkowsky, petit neveu de Marcel, de la sixième génération, a taillé le Golden Jubilee, le diamant facetté le plus gros du monde, 15,37 cts de plus que le Cullinan I ou Great Star of Africa qui fait partie du trésor de la Couronne britannique. Cette pierre exceptionnelle de 545,65 cts, jaune marron, a été offerte au roi de Thaïlande pour ses 50 ans de règne. Gabi Tolkowsky a aussi taillé le diamant du centenaire de la De Beers, une merveille absolue de 273,85 carats d'une transparence parfaite, qui lui a demandé trois ans de travail.

A propos des diamants de couleur, Pierre G. souligne qu'ils ne représentent qu'une infime proportion de ce que l'on trouve et que si la mode nous a fait aimer les diamants noirs, c'est une question d'offre et de demande. Tout comme il se souvient du peu de cas que l'on faisait des "roses", Elie Saghbini a gardé en mémoire les diamants noirs, bruns ou tabac qu'il

pillait pour en faire de la poudre ! Il existe donc des diamants de toutes couleurs, et leur prix varie en fonction de leur rareté. Si les bleus sont très recherchés, ce sont les rouges des mines d'Argyle, en Australie occidentale, qui sont les plus chers : on n'en connaît que 12 dont trois appartiendraient au sultan de Brunei. Ensuite viennent les roses qui sont, en général, achetés par les trois plus importants négociants, Laurence Graff, Harry Winston et Robert Mouawad.

Laurence Graff, joaillier à Londres a acheté le 10 décembre 2008 le très rare diamant Wittelsbach d'un bleu-gris intense qui faisait partie des bijoux de la couronne de Bavière et d'Autriche. Le Wittelsbach provient des mines de Kullur dans le sud de l'Inde. Il était alors le diamant le plus cher jamais vendu en atteignant £16,4 millions lors de cette vente chez Christie's. Mais, le 16 novembre 2010, chez Sothebys à Genève, Laurence Graff a battu son propre record en achetant pour \$ 46 millions un rare diamant rose taillé en émeraude de 24,78 cts, connu maintenant sous le nom de Graff Pink. Autre rareté absolue, le Diamant Vert de Dresde, 40,70 cts, le plus gros diamant naturellement vert que l'on ait jamais trouvé mais celui-ci n'est pas la propriété d'un de ces grands collectionneurs, il est exposé dans la ville depuis plus de 200 ans.

Et "le collier de la reine" ? Celui de Marie-Antoinette ? Composé pour plaire à la reine, elle n'en voulut pas, ne serait-ce que parce qu'elle n'aimait pas les lourdes parures !

La Rainbow Collection.

Sa collection de diamants de couleur fait rêver le monde entier partout où elle est exposée. Eddy Elzas est devenu le "roi du diamant de couleur" à force de curiosité et de détermination et il nous parle de son éblouissante Rainbow Collection.

Le diamant, il connaît. Il a commencé comme cliveur, puis est devenu courtier et expert assermenté auprès des tribunaux américains. Avec le temps, la demande change, le marché aussi et Eddy Elzas a une telle réputation qu'un jour un producteur sud-africain lui confie ce qu'il considère comme trois générations d'invendables.

"Il m'a envoyé une boîte à cigares", se souvient-il. "A l'intérieur, un péle mêle de diamants de toutes les couleurs. Je n'ai pas de mots pour définir l'émotion qui accompagnait cette découverte."

Il décide alors de collectionner ces gemmes multicolores. "J'ai lancé un appel : j'achète tous les diamants de couleur, n'importe où dans le monde". Personne n'avait jamais manifesté le moindre intérêt pour ces caprices de la nature et en une semaine, une cinquantaine de personnes commencent à les chercher pour "Eddy le Fou" !

Aujourd'hui la Rainbow Collection est un ensemble unique de 300 diamants de couleurs dont trois rouges parmi les douze qui existent au monde. Le fameux diamant Wittelsbach lui passa aussi entre les mains. Acheté \$125 000 en 1961, il le revendit \$200 000 en 1964... bien avant que Laurence Stern ne s'en porte acquéreur pour \$ 46 millions !

Martine Naman





Raconté par Pierre Farman, antiquaire.

Henri Farman, d'origine anglaise, naît en 1872 à Paris. Personnage atypique et curieux, Henri commence par faire l'école des beaux-arts. Peintre mais aussi grand sportif, il démarrera sa vie professionnelle avec ses frères en vendant des voitures...



Hélices, compresseur, pièce de titane montée sur socle, etc. | Pièces d'aviation anciennes chez Pierre Farman - Aviation & Antiquités.

Grâce à un succès rapide et brièvement associé à Neubauer, Henri Farman gagne suffisamment d'argent pour acquérir une certaine liberté financière. Fanatique de mécanique et de science, il s'intéresse naturellement à l'aviation, dont les recherches à l'époque sont en effervescence.

Les premières expériences des uns et des autres lui donnent envie de se lancer à

son tour dans l'aventure. Rapidement (en 1904) il fait des essais et réfléchit à plusieurs solutions qu'il mettra plus tard au point. On ne peut imaginer l'enthousiasme que les premiers pas d'Henri procurent aux initiés.

Beaucoup pensent à cette époque, que, plus lourd que l'air, un avion ne pourra jamais voler. Seuls les ballons avaient

fait leurs preuves. Henri achète alors un appareil au constructeur Gabriel Voisin, avec pour ambition de le faire voler un jour, mais tout reste à faire.

Le moteur est la préoccupation majeure et le poids, jusqu'alors insurmontable. Mais grâce au moteur en aluminium de Léon Levavasseur, autre pionnier français de l'aviation, l'idée paraît à portée de main.

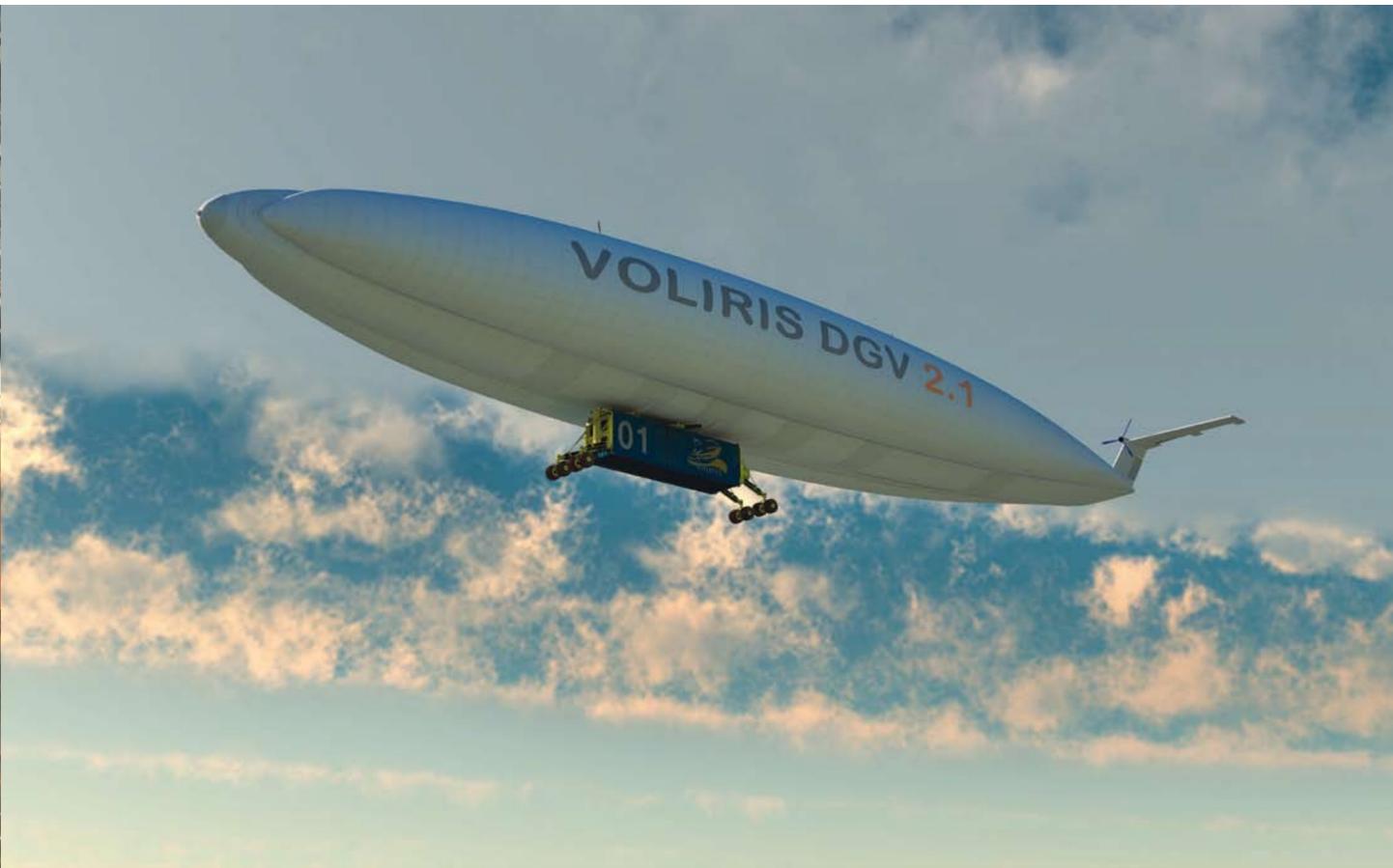
Les difficultés liées à l'avion lui-même deviennent alors un travail de tâtonnement quotidien. S'ajoute aux conditions météorologiques et aux déceptions, la difficulté de passer le mur d'enceinte du terrain d'Issy-les-Moulineaux prêté par les militaires. On ne peut imaginer le nombre de tentatives effectuées par Henri, et qui, bien qu'elles paraissent dénuées, ont été additionnées ont fourni des enseignements, avec les résultats que l'on connaîtra. Ses débuts sont vécus par un petit groupe de passionnés qui s'échangent leurs conseils; Henri écoute, observe et fait la synthèse des différentes informations.

Sa conviction qui consiste à lier la cellule de l'avion au moteur sans les opposer, lui paraît vite une évidence. Jusqu'à présent on cabrait fortement les ailes: c'était s'interdire de prendre une vitesse suffisante et ruiner toute possibilité de décoller. Le plus souvent le moteur ajoute un inconvénient et ne demande qu'à caler. Seul Henri découvre le secret du petit angle et sait qu'on

mètres, soulevant l'admiration de tous les témoins. Cependant, le moteur est toujours l'élément crucial pour arriver au fameux record du kilomètre. Après plusieurs mois de réglages, de découragements et d'espairs, émaillés d'interruptions dans les essais de vol, Henri se sent prêt à se lancer pour la tentative du premier kilomètre en circuit fermé. Il convoque le 13 janvier 1908 la commission du prix Deutsch-Archdeacon qui promet cinquante-mille francs or à celui qui accomplira cet exploit. Au levé du jour, aidé par Gabriel Voisin, l'avion franchit le mur d'enceinte, le moteur tourne convenablement, mais Henri ne voit aucun officiel à l'horizon. Toutes les conditions étant réunies, il décide de se lancer avec ou sans témoins, il fera sa tentative ce jour là. L'avion s'envole au moment où Monsieur Archdeacon arrive avec d'autres et tous se postent au virage. L'avion dépasse le drapeau à 500 mètres, revient en sens inverse et se pose exactement à son endroit de départ. Le succès

presse entière. *Le Petit Parisien* du 13 janvier 1908 titre: "Le grand prix de l'aviation est gagné, Mr Henri Farman a bouclé la boucle"; suivi de ces quelques mots: "Hier, un homme aux commandes d'un appareil plus lourd que l'air s'est levé de terre et a parcouru "en volant" un circuit aérien d'environ 1500 mètres pour revenir prendre terre à l'endroit exact d'où il était parti une minute quarante cinq secondes auparavant". Cet homme, dont le nom sera désormais célèbre, car il aura été un admirable précurseur, est M. Henri Farman". C'est un succès fondamental et déterminant dans l'histoire de l'aviation.

Je cherche un événement actuel pour décrire l'émotion et l'enthousiasme alors suscitée chez mes contemporains, et peux citer Claude Haigneré, première femme astronaute française à voler à bord de l'ISSD, ou la coupe du monde de football 1998. Il est saisissant de se rendre compte aujourd'hui de l'ampleur de cet exploit.



Le passé rejoint le futur: un dirigeable développé par la société Voliris fondée par Alain Bernard.

ne volera jamais cabré. Le vol doit être horizontal et il faut diminuer la résistance de l'air pour gagner de la vitesse. Le 25 Janvier 1907, il écrit sur son carnet: "Je crois pouvoir faire demain 500 mètres". Ce jour-là il était certain de réussir enfin à voler.

Après maintes tentatives, il réussit à se prouver que ses déductions sont bonnes et rapidement il franchit la distance de 771

est là. Le record du monde est battu et sa durée est de 1 minute et 45 secondes.

Il est difficile de rendre compte de l'enthousiasme que cela a soulevé dans la population. Pour la première fois au monde un avion a accompli une boucle et son pilote l'a dirigé en se posant dans les meilleures conditions. La prouesse est révélée par la

Tous ces événements ont été vécus par Henri Farman avec grande humilité, lui qui Il allait toujours jusqu'au bout de ses idées, convaincu qu'avec beaucoup de rigueur et de minutie, ses efforts seraient couronnés de succès. Henri jusqu'à la fin de sa vie n'est jamais monté dans une voiture ou dans un avion sans dire: "Pourvu que ça démarre".



LE SAVIEZ-VOUS?

par Edith Lecoq

Depuis plusieurs années, Saint-Germain-des-Prés bénéficie d'une nouvelle dynamique culturelle. Axée notamment sur des événements parrainés par le Comité Saint-Germain et la Mairie du VI^e, cette dynamique contribue à l'animation de nos quartiers et à leur vitalité commerciale. Parmi ceux-ci, la manifestation *Un Livre, un Café*, créée par Edith Lecoq, a aujourd'hui acquis ses lettres de noblesse et participe pleinement à la renaissance de ce quartier-phare de la capitale.

CULTURE À SAINT-GERMAIN DES PRÉS

Pour sa 7^e édition, l'événement *Un Livre, un Café*, à titre exceptionnel, se consacrera à un seul et unique livre. Cette manifestation littéraire, créée et organisée par la Mairie du VI^e arrondissement, s'associera à la maison d'édition Good Heidi Production.

Une dédicace exceptionnelle par ses vingt co-auteurs se tiendra dans onze cafés du boulevard Saint-Germain, de 16 h 30 à 18 h 30.

Mais il vous faudra patienter jusqu'au dimanche 24 juin pour découvrir le titre de cet ouvrage... qui vous fera mieux découvrir le VI^e arrondissement de Paris.

Vous êtes cordialement invité à l'inauguration de cette fête littéraire à 16 h, place du Québec.

Cet événement est placé sous le parrainage de Pierre Arditi, René Guittenon et Gonzague Saint Bris.

Pour tout renseignement, écrire à edith.lecoq@paris.fr

12 - 15 septembre 2012
DIE SCHÖNEN TAGE VON ARANJUEZ
Les Beaux Jours d'Aranjuez
Peter Handke / Luc Bondy

14 - 21 septembre 2012
GLAUBE LIEBE HOFFNUNG
Foi Amour Espérance
Ödön von Horváth / Christoph Marthaler

27 septembre - 3 novembre 2012
LA BARQUE LE SOIR
Tarjei Vesaas / Claude Régy

18 octobre - 23 décembre 2012
LE RETOUR
Harold Pinter / Luc Bondy

16 - 23 novembre 2012
NOSFERATU
Bram Stoker / Grzegorz Jarzyna

11 - 16 décembre 2012
MEINE FAIRE DAME
Un laboratoire de langues
Christoph Marthaler

10 janvier - 10 février 2013
FIN DE PARTIE
Samuel Beckett / Alain Françon

17 janvier - 3 mars 2013
CRÉATION
Joël Pommerat

20 - 23 février 2013
DER WEIBSTEUFEL
Le Diable fait femme
Karl Schönherr / Martin Kušej

19 mars - 14 avril 2013
JEUX DE CARTES 1: PIQUE
Ex Machina / Robert Lepage

21 mars - 5 mai 2013
LE PRIX MARTIN
Eugène Labiche / Peter Stein

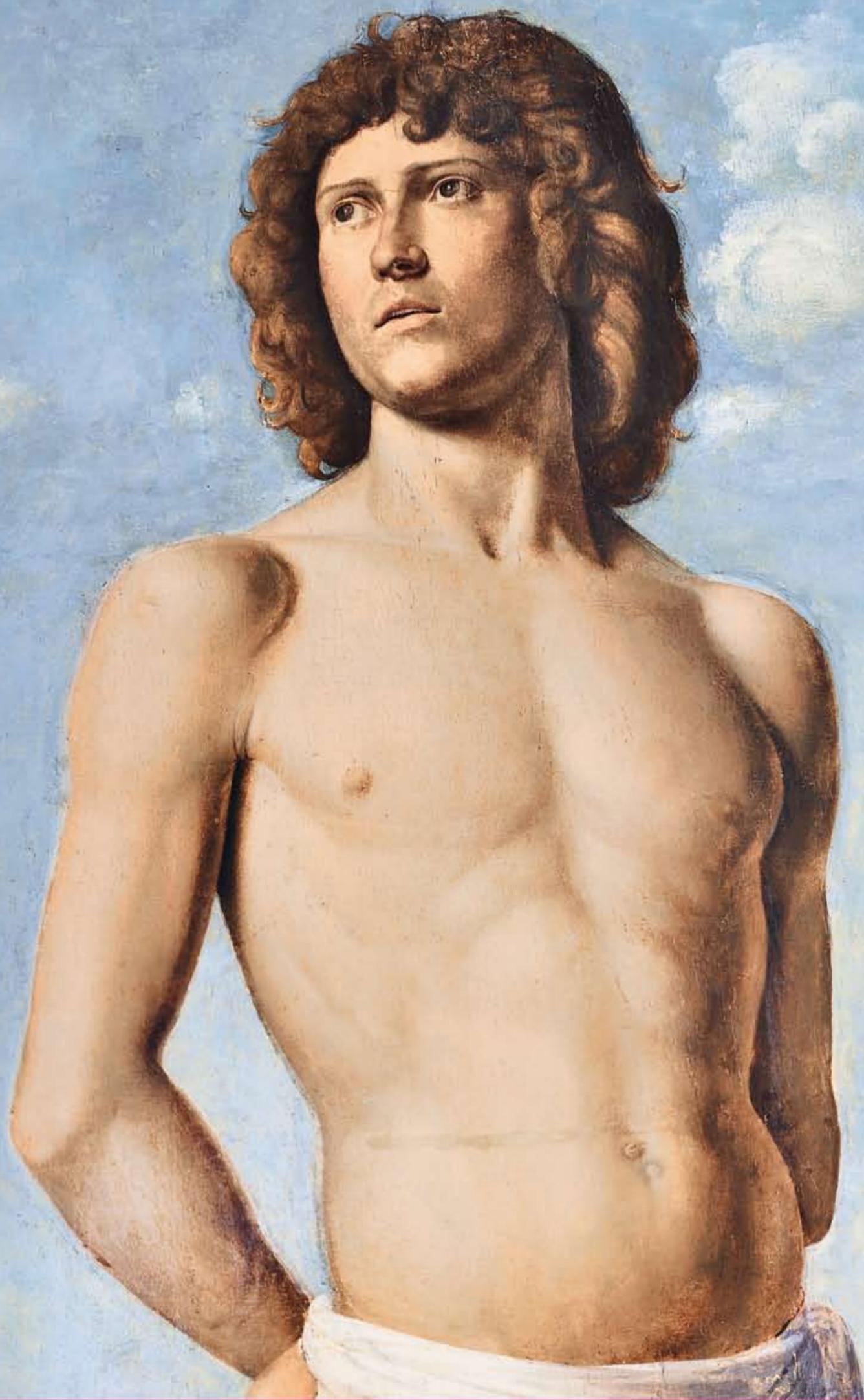
23 - 27 avril 2013
FRAGMENTE
Fragments
Lars Norén / Eirik Stubø

22 mai - 29 juin 2013
LE MISANTHROPE
Molière / Jean-François Sivadier

23 mai - 29 juin 2013
CENDRILLON
Joël Pommerat

N
O
D
O





Giovanni Battista Cima - Saint-Sébastien (détail), 1500-1502 © Musée des Beaux-Arts de Strasbourg, photo M. Bertoldi, Graphisme - Dama-Liniv

CIMA

MAÎTRE DE LA RENAISSANCE VÉNITIENNE

5 AVRIL / 15 JUILLET 2012

OUVERT TOUS LES JOURS de 10h à 19h30
NOCTURNE LE VENDREDI jusqu'à 22h

www.museeduluxembourg.fr

ML MUSÉE DU
LUXEMBOURG
SÉNAT

 Réunion
des Musées Nationaux
Grand Palais

 Artematica
diario valore all'arte

arte

 radio classique

SCOPE

ANOUS PARIS

20

 ENI ITALIA